

FE O FE

CENT ALANTAR
FREDERIC LIVYNS
STEIN
JOHN STEELWOOD
PIERRE WEBER
THEOPHILE
GAUTIER
OCTOBRE 2015



Bienvenue dans les pages noir et blanc de ECCE, le E-zine cosmopolite et atypique de l'Imaginaire! Comme à son habitude le talent et la bonne humeur, joint à un savoir-faire sans pareil va égayer votre lecture en cet automne flamboyant qui est le nôtre!



TOM ROBERTS



PIERRE WEBER

Vous continuerez de trouver les rubriques habituelles de notre E-zine noir et blanc avec par exemple Les Dits de Pierre Weber, dans lesquels notre spécialiste nous parle de ses coups de coeur (en papier). Ou bien les rubriques (métal et autre, car notre homme est multi-tâche) de Stein himself, celui que les connaisseurs surnomment l'Ombre Noire de Sombre Métal. Il nous entretiendra en particulier de Pratchett et d'un de ses traducteurs et de Olivier Badin, un grand bonhomme de la culture métal nous assure-t-il: et si c'est Stein qui le dit, on veut bien le croire. Théophile Gautier avec "La morte amoureuse" nous rappelle que nos anciens savaient aussi écrire (déjà) du fantastique, et de belle manière. C'est notre auteur de l'Âge d'or pour ce numéro.

Il se trouve en ce numéro automnal de ECCE (le sixième, déjà, les amis!) les très belles illustrations de Cent Alantar, un artiste graphique qui a travaillé avec des personnes illustres et Walt Disney, entre autres, un immense talent à la mesure de sa simplicité et modestie : mais vous en saurez davantage sur lui dans notre entrevue avec ce grand monsieur. De belles plumes au talent prometteur s'y trouvent également dans nos pages, comme celle de John Steelwood et de Frédéric Livyngs, par exemple. Mais ce n'est pas tout!



L.V. CERVERA MERINO



STEIN

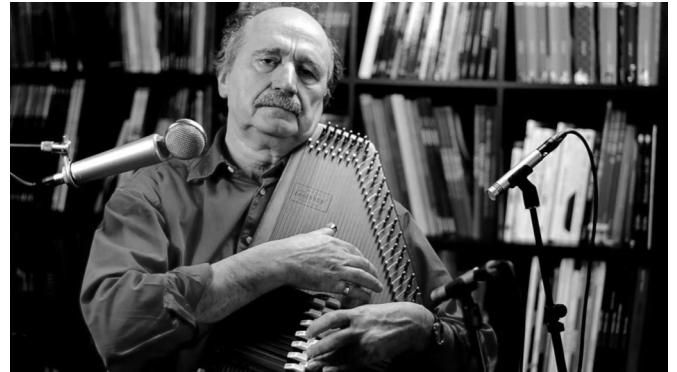
Le dernier numéro de ECCE eut une double sortie, virtuelle (sur Calaméo pour la vision et Youblisher pour la décharge) et lulu.com sur notre boutique Ziô Books pour la version papier. Dire que la version papier de ECCE ne s'est pas bien vendu est un euphémisme, mais nous allons essayer de coupler la version Calaméo (officielle) avec la sortie papier, car nous pensons que le talent de Cent Alantar le mérite amplement. Mais rien n'est éternel dit-on et si les mauvaises ventes devraient se poursuivre il est probable que nous en resterons à la version gratuite de ECCE sur Calaméo uniquement, car faire les deux versions simultanément est une lourde charge de travail. Que cela ne vous attriste pas si cela finissait par arriver, car la version gratuite perdurerait, et le format de publication de ECCE papier pourrait se conserver avec par exemple un numéro spécial ou tout autre chose. Rien n'est donc fermé pour l'avenir, bien au contraire! Passez quoi qu'il en soit un bon moment avec le talent et la qualité des invités de notre numéro d'automne!





STEIN

PATRICK COUTON



Le dernier voyage de Rincevent

Affalé devant sa pinte de vieux cidre, Rincevent se morfondait. Lui qui avait plongé le regard dans l'œil de la grande A'Tuin se sentait vidé, comme orphelin. Tournant la tête, il observa le capitaine Carotte Fondeurenfersson et Angua, perdus dans la contemplation de leur lait malté – en tous cas une boisson opaque où flottaient des petits bouts ressemblant à de la sciure – au Tambour Rafistolé, on ne faisait pas la fine bouche ; les infatigables chopes graisseuses auraient ravi un biologiste, voire un entomologiste. L'auberge était curieusement calme, aucun jet de hache ni de poing volant n'était venu troubler cette morne après-midi.

C'est alors qu'il remarqua l'étranger qui, dans l'ombre, sirotait sa bière à la paille. Caché dans le recoin le plus sombre, emmitouflé dans un large vêtement noir à capuche, on aurait pu le prendre pour un assassin. Mais il était plus que cela. Il était l'Assassin Suprême, le Dépouilleur d'Âmes, l'Eboueur des Jours Vécus. La Mort. Curieusement, Rincevent ne se sentit pas la force de fuir cette fois-ci. Fuir avait été sa vocation. Les responsabilités, les dangers, les occasions de se faire du blé (qui entraînaient en général a) des responsabilités ou b) des dangers). Certains avaient un but, mais pour Rincevent l'important n'était pas où on allait, mais quelles distances vous séparait du danger précédent et de l'embûche à venir, l'idéal étant de trouver le point d'équilibre. Et voilà qu'aujourd'hui, il lui semblait être à cette fameuse jonction, avoir atteint l'état de plénitude ultime que, selon la doctrine rinceventienne, on appelait ENNUI. Il se dirigea vers la Mort et s'assit à sa table.

— Bonjour, vous tuez le temps ?

— PAS POSSIBLE. PAS QUE JE N'AI PAS DEJA ESSAYE REMARQUEZ.

— Alors qu'est-ce qui vous amène ici ? Moi ? Vous savez quoi, j'ai comme l'impression que c'est le moment pour moi de raccrocher.

— AUJOURD'HUI EST UN JOUR DIFFERENT. J'AI ACCOMPAGNE TERRY PRATCHETT. TOUT SE REPLIE.

— Thierry qui ?



— TERRY PRATCHETT. LE CREATEUR.

— Mais c'est catastrophique ? Qu'allons-nous devenir ?

— SI L'ARCHITECTE MEURT, LA MAISON NE S'ECROULE PAS. NOS SABLIERIS NE SONT PAS ECOULES. A'TUIN CONTINUE SON PERIPLE. MAIS IL VA Y AVOIR UN FLOTTEMENT. UNE DISCONTINUATION DANS L'ESPACE-TEMPS. COMME LES DIEUX, NOS EXISTENCES SONT LIEES A CEUX QUI CROIENT EN NOUS.

— Oui ? Et Donc ?

— FU...

Rincevent est peut-être un mauvais "maje", mais un excellent sprinter et ses neurones étaient entraînés à reconnaître le verbe fuir à l'impératif. la traînée de sciure au sol du siège à la porte fumait encore que les portes à double-battant claquaient contre le chambranle. La Mort claqua des doigts. Carotte et Angua se redressèrent d'un seul homme/nain/femme/louve-garou.

— Un crime se prépare, agent Angua.

— Non, Carotte, c'est juste Planteur J'me Tranche la Gorge qui essaie encore de refourguer ses saucisses dans des petits pains. Pas que l'envie de le coffrer pour empoisonnement massif ne me gratte pas l'échine, mais Côlon et Chicard parcourent le quartier des docks et Dorfl est au Guet des Orfèvres pour les dépositions. Tout va bien.

— Non, agent Angua, quelque part, quelqu'un prépare forcément un mauvais coup. La pause est terminée ! Nous devons reprendre du service.

Bon, j'arrête là le plagiat. Vous l'aurez compris (ou pas), les personnages du Disque-Monde sont nombreux, chamarrés, excessifs, parce qu'ils nous ressemblent, malgré tout.

Le 12 mars 2015, Terry Pratchett nous quittait à 66 ans. Il laisse derrière lui pléthore de personnages hauts en couleur, un univers riche et qui, j'en suis sûr, fera des petits à l'instar d'un certain mythe d'un certain Poulpe Malin. Terry Pratchett, ce n'était pas que le Disque-Monde. C'était aussi l'adolescent Johnny Maxwell, Josué le voyageur de la Longue Terre, des personnages profondément humains et interrogateurs de nos travers. le Disque-Monde ce n'était pas qu'une parodie de « L'Anneau Monde » de Larry Niven. C'était un reflet de notre société, une sorte d'exutoire pour les angoisses et les colères de Sir Pratchett. Il a été une source d'inspiration pour mes écrits de fantasy (« Caldeus Kreen » que l'on peut retrouver dans le recueil « Les incroyables épopées de deux héros injustement méconnus, fort attachants et beaux comme des Dieux dans des contrées lointaines et à des âges mythologiques, à la renommée immarcescible et au charisme éreutopéique sur fond de fresque hystérique au son d'une musique d'un lyrisme lacrymogène, qui, loin d'être atrabilaires (les épopées), se veulent eudémonogènes, sans se départir de force rodomontades et coquecigrues, voire billevesées idiosyncratiques dans un récit dithyrambique sur fond de périlleuses péripéties sans péripatéticiennes patentées. », ou, pour faire court, « Les singulières épopées »)

Il laisse derrière lui une saga de plus de quarante romans autour du Disque-Monde, des bluettes fantastico-poétiques (« Le peuple du tapis »), des réflexions profondes sur la nature humaine (« De bons présages », la saga de la Longue Terre)...



Adieu sir Pratchett. Et merci ! Pour honorer sa mémoire, les pages d'Ecce ont l'honneur de s'agrémenter de celui par qui Pratchett a fait son entrée dans nos bibliothèques...

"[...]On commence seulement à rendre justice à ces hommes qui, travaillant dans un pays à faire connaître les auteurs étrangers, sont des intermédiaires intelligents, et sinon tous des artistes, du moins de nobles artisans littéraires. Il faut à un homme des aptitudes bien nettes et des qualités fort variées pour qu'ils puisse se consacrer avec succès à une telle tâche. [...]"

Léon Lemonnier en introduction des « Nouvelles Histoires Extraordinaires » d'Edgar Poe (à propos de Charles Baudelaire), Ed. Garnier Frères, 1956

Mon premier voyage à Ankh Morpork a été dans « Feet of Clay » (Pieds d'Argile, le Tome 19 de la saga), en anglais s'il vous plaît.

Devant la difficulté à comprendre l'argot morporkien, je me suis jeté dans la version française et là, révélation. L'œuvre, foisonnante en personnages et péripéties regorge de jeux de mots, de références que l'on sent propres à la version française (rien que le Guet des Orfèvres sent la francisation, la version originale parlant de « Pseudopolis Yard ».) Où l'on se rend compte que le travail de traducteur n'est en rien un copier/coller du texte original, mais une réelle interprétation, voire une appropriation de l'œuvre.

Le 12 mars 2015 la Mort nous aura ravi un auteur majeur dans le monde de la fantasy et du fantastique (N'oublions pas les romans « De bons présages » en collaboration avec Neil Gaiman ou la trilogie de la Longue Terre avec Stephen Baxter), mais aussi un homme de cœur qui s'investissait dans le droit à la mort assistée et la sauvegarde des oranges-outans.

Entretien exclusif avec Patrick Couton, traducteur officiel du Disque-Monde depuis le début, récompensé en 1998 par le Grand Prix de l'Imaginaire. Afin d'éviter le bis repetita d'interview précédemment faites (notamment par le site Vademecum, interview riche et intime), petite entrevue décalée sur l'homme derrière les mots.

Stein : Patrick Couton bonjour, avec la disparition de Terry Pratchett, vous voilà au chômage partiel... L'humour si particulier de Sir Pratchett va-t-il vous manquer ? Pourriez-vous aujourd'hui concevoir votre travail de traducteur sans cette rencontre littéraire ? (Foisonnante, avec d'illustres noms tels Michael Moorcock ou Tennessee Williams quand même !)

Patrick Couton : L'humour de Terry Pratchett va très certainement me manquer. Je serais étonné qu'on me propose un autre auteur de la même veine. Cela dit, je viens de terminer un recueil de ses nouvelles (qui ne relèvent pas du Disque-monde) et je vais enchaîner avec « Mrs Bradshaw's Handbook » (Mme Chaix dans la version française, personnage qui apparaît dans « Déraillé », puis par le dernier Tiphaine Patraque.) Après quoi d'autres romans d'autres auteurs m'attendent à l'Atalante.

Stein : Avez-vous eu l'opportunité de rencontrer d'autres traducteurs du Disque-Monde, de confronter leurs interprétations à la vôtre ?





PC : Non, jamais.

Stein : Vous êtes-vous intéressé aux autres romans de Pratchett, « Good Omens » et « The Long Earth » notamment, œuvres collaboratives certes, mais où la patte de l'intéressé se fait fortement ressentir ?

PC : Hélas, non. Quand j'en ai le temps, je lis essentiellement des auteurs français, très rarement des traductions.

Stein : Le travail du traducteur, surtout sur une œuvre telle que celle-ci, foisonnante et jouant tant sur la langue, nécessite forcément un investissement personnel, une appropriation du texte. Ne vous sentez pas parfois « co-auteur » et fier du succès des romans, succès autant du à la trame narrative de Pratchett qu'à votre sens du jeu de mots, de la mise en scène et de la "régionalisation" des lieux et personnages qui permet aux français d'avoir sous leurs yeux des références "parlantes" ?

PC : Non, je ne me sens pas co-auteur. Parfois adaptateur, oui, quand il s'agit de faire passer des références ou des blagues à un lectorat français. Je suis bien entendu fier quand les romans ont du succès chez nous, car j'ai alors le sentiment d'avoir su rendre le sel de l'œuvre originale dans notre langue. Je suis également fier quand des lecteurs anglais bilingues achètent aussi la version française.

Stein : Patrick Couton, traducteur mais aussi musicien, vous jouez, entre autres de l'autoharp (j'ai lu, notamment, que vous avez fait connaissance avec Pierre Bordage grâce au banjo !) Alors comment avez-vous découvert cet instrument et quel rapport entretenez-vous avec icelui ?

PC : J'ai découvert l'autoharp en écoutant des disques de musique américaine dans les années soixante. J'ai appris très vite à en jouer au début des années 70 (on obtient des résultats très rapides quand on est déjà guitariste). Je me suis fait connaître en tant qu'autoharpiste aux Etats-Unis parce que je me suis très vite démarqué du répertoire habituel de cet instrument. C'est désormais mon instrument fétiche. Grâce à lui j'ai déjà tourné plusieurs fois aux Etats-Unis, et je vais participer en juin prochain à un festival en Pennsylvanie puis en juillet à un autre festival en Ecosse (tous deux consacrés à l'autoharp).

Stein : Musicalement, quelles sont vos influences, vos inspirations ? Qu'écoutez-vous en ce moment ? Et, car après tout c'est mon rôle premier dans Ecce, que pensez-vous et que connaissez-vous du heavy metal et de ses rejetons ?

PC : Mes influences sont multiples : Musiques traditionnelles américaine (old-time, bluegrass, blues, cajun), française (toutes régions, mais surtout Bretagne), irlandaise, anglaise, écossaise... Mais aussi parfois le jazz, et même le musette (surtout le musette swing car, mon père étant accordéoniste amateur, j'ai baigné toute mon enfance dedans,)

En ce moment j'écoute beaucoup Bill Frisell.



A ma grande honte, je ne connais pas grand-chose en Heavy Metal. J'ai bien sûr écouté comme tout le monde Led Zeppelin, Black Sabbath, AC/DC voire Hawkwind (parce que Michael Moorcock a collaboré avec ce groupe)... les classiques, quoi. J'en réécoute de temps en temps, surtout depuis que j'ai vu Robert Plant chanter, dans un autre genre musical, avec Alison Krauss dans un festival aux Etats-Unis, et aussi depuis qu'un groupe américain qui m'amuse beaucoup, Hayseed Dixie, reprend du AC/DC dans le style bluegrass.

Pour ce qui est des groupes actuels, j'avoue mon ignorance quasi-totale, bien qu'habitant à Nantes, c'est-à-dire tout près de Clisson et du Hellfest.

Stein : Pour finir, petit portrait chinois

Si vous étiez une musique ?

Un blues de Skip James ou une valse swing de Tony Murena

Un personnage de fiction ?

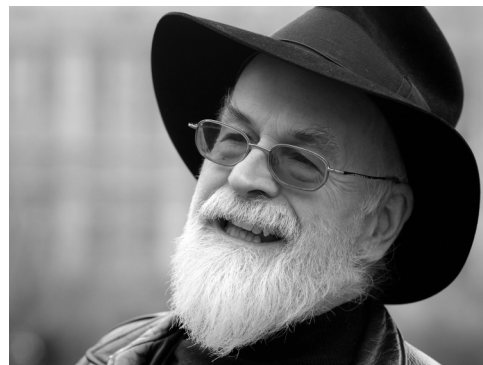
Arsène Lupin

Une figure du XX^e siècle ?

Albert Einstein

Une bière ? (On est belge ou on ne l'est pas !)

La Duvel (et pourtant je ne suis pas belge)



Je signale tout de même que ces réponses pour le portrait seraient sans doute différentes dans un mois, une semaine, voire demain (sauf pour la bière, je pense).

Encore merci Patrick Couton !

Pour en savoir plus :

Le site de Patrick Couton : <http://patrickcouton.fr/>

L'interview du site de Vademecum : <http://www.vademecum-dm.com/articles/patrick-couton/335-rencontre-du-vade-mecum-avec-patrick-couton-aux-utopiales-2010.html>)

Un site dédié au Disque-Monde : <http://www.terrypratchett.fr/>





ENTREVUE

CENT ALANTAR

Bonjour à toi, Cent Alantar, et bienvenue parmi les pages – virtuelles ou non – du E-zine ECCE ! Pourrais-tu dire à nos lecteurs comment t’es venu cet amour du dessin et de l’image ? D’autant qu’il semblerait que tes enfants suivent tes traces ? Serait-ce une tradition familiale ? ;-)

Bonjour chers lecteurs, tout d’abord un grand MERCI pour m’accorder cette interview !

L'Amour et PASSION du dessin est la transmission naturelle de mes parents qui étaient peintre pour mon père et pianiste pour ma mère. Une atmosphère constante du monde des heART depuis la naissance que je transmets également à mes enfants de façon très ludique sans forcer. Ce doit être avant tout un plaisir !!! Comme disait Federico Fellini : “Il n y a pas de fin, il n y a pas de début, il n y a que la PASSION infinie de la VIE.”

Au niveau du graphisme es-tu un pur autodidacte ou bien as-tu fréquenté quelque école professionnelle de l’image ? Et si c’est le cas quelle est-elle ?

Etant architecte de formation je dirais plutôt que le dessin a été ma drogue dès mes 9 ans, âge auquel je cultivais déjà ce désir de m’exprimer par le dessin. On se livre sur la feuille blanche. L’école d’architecture UP 8 Paris Belleville m’as apporté bien sûr une certaine maîtrise de la perspective mais c’est essentiellement en copiant les dessins de mon peintre favori J M W Turner qui était professeur à la Royal Academy de Londres de perspective que j’ai perfectionné cette vision volumétrique. L’architecte F L Wright est également ma bible même encore ce jour. Deux génies incontournables de la perspective sans compter bien sûr Escher, Piranèse et bien d’autres.

Malheureusement l’enseignement de la perspective dans les écoles d’architecture est peu enseigné et si c’est le cas souvent trop technique et laborieuse. Il faut laisser un peu la place à la liberté d’expression graphique et non coller impérativement à des “règles” réalistes souvent trop contraignantes au détriment d’un visuel où l’EMOTION doit avant tout s’exprimer et non la justesse mathématique d’une ombre ou autre.

J’ai vu sur un site (celui de Féerie du Bocage, pour ne pas les citer) un raccourci fulgurant de ton parcours professionnel : tu aurais travaillé par le biais de l’illustration pour le roi du Maroc, ensuite dans un cabinet d’architecture, tu aurais plus tard fait de l’illustration pour Disney (Hercule, Tarzan, Kuzco). Et Dargaud ? Tu aurais travaillé également avec les éditions Dargaud ? Pourrais-tu nous en dire plus sur



tout cela ?

Concernant le roi du Maroc Hassan II j'avais intégré son agence avenue Foch à Paris suite à une annonce d'une revue d'architecture. Son architecte en chef Michel Pinseau a de suite énormément apprécié mes premières perspectives. Le premier projet que j'ai dû faire fut l'aéroport d'Agadir. Challenge difficile. Puis il m'a confié le pavillon du Maroc à l'exposition Universelle de Séville. Il s'en est ensuivi le cadeau du prince héritier d'Arabie Saoudite à Agadir. Du délire, villa de 16 000 m² habitable. Sans compter d'autres projets fous de lacs interconnectés par des canaux allant puiser l'eau dans l'océan.

Au décès de sa Majesté Hassan II j'ai pu intégrer les studios Disney Montreuil. Tests de passages validés, j'ai fait mes premiers décors au layout sur la fin de production d'Hercules sous la coupe de l'excellent Rasoul Azadani chef layout à cette époque. La fameuse séquence du cyclope qui détruit toute la ville... Cool pour un architecte bâtisseur Welcome. Puis sélectionné pour le design par Kevin Lima, j'ai dessiné environ 20 mn des décors sur la production de Tarzan. Puis l'intro du film Kuzco "The Emperor new groove" m'a été confié par la maison mère de Burbank pour le Workbook. Grand privilège de dessiner la "Sequence One Opening". Ont suivi One by One Jungle book II et au final Mr Roy Disney m'a confié DESTINO pour tous les décors. Primé à Annecy.

Petite anecdote qui m'a vraiment touché ! la production avait demandé de prendre une ou deux scènes du workbook établi en 1944 entre Walt Disney et Salvador Dali. J'ai réalisé deux dessins. Le lendemain Monsieur Roy Disney est passé dans les studios en personne et a regardé tous les dessins fait par tous les dessinateurs afin de sélectionner celui qui en ferait le "développement visuel". Notre chef d'équipe m'a convoqué le lendemain et m'a confié "Quand Roy a vu tes dessins il a cru que c'était deux originaux de S. Dali qu'on lui avait caché". Tu peux imaginer ma réaction de joie car il m'a de ce fait, suite à ce super compliment, confié tous les développements visuels des décors de DESTINO. Par la suite Nicolas Thibaudin des éditions Dargaud m'a demandé de faire une double page (le palais) et deux illustrations dans l'album Chroniques de la Lune Noire. Christine Deschamps en a réalisé la superbe colorisation. Un binôme qui je pense se reproduira sur d'autres illustrations.

Tu as œuvré également comme illustrateur pour des romans de fantasy, si je ne m'abuse. Je parle de couvertures. Quelles conclusions as-tu tirées de ton incursion en ce domaine ? Renouvelleras-tu l'expérience ?

Effectivement j'ai contribué avec d'autres dessinateurs à deux romans de dark fantasy dont j'ai par mes contacts pu faire préfacier mon ami John Howe. Anecdote fort sympathique car quand je lui ai demandé de préfacier le roman il m'a dit "J'essaie de dessiner le château du Haut Koenigsbourg comme tu dessines tes châteaux imaginaires, Cent ". J'en étais plus que touché venant de sa part et lui ai répondu que si seulement je pouvais dessiner les dragons avec sa Maestria j'en serai également ravi... Belle entente avec John!! Toutes expériences quelles qu'elles soient est à renouveler. Ce sera le cas pour la couverture d'un autre roman que je prépare écrit par Chantal Levy... Faire des couvertures de livres me plaît beaucoup... À bon entendeur chers amis auteurs et éditeurs surtout...

Sur ton blog (oui, je sais, je suis d'une curiosité insatiable) j'ai vu une rubrique, My Small Word, où tu



publies des illustrations de paysages fantastiques d'inspiration visiblement extrême-orientale. Ce sont des créations personnelles, j'imagine, à moins que ce ne soit des dessins de voyages ? Te déplacerais-tu la nuit, en rêve, à l'image de Lovecraft ? ;-)

Mes déplacements dans l'Imaginaire sont à tout instants. Chaque détail, chaque recoin d'une rue, chaque fenêtre, une fleur, un bijoux, un bol etc est une ouverture vers des dessins dont je ne connais jamais la finalité car je ne souhaite jamais la reproduire mais plutôt l'explorer vers des lieux méconnus. Le vrai processus de la créativité et non de la reproduction technique. Je vois nombre de jeunes illustrateurs qui sont d'excellent techniciens mais j'avoue qu'utiliser cette technicité pour créer des mondes imaginaires est à mon sens plus gratifiant que reproduire la réalité (les photos le font suffisamment).

Ton travail graphique se trouve souvent exposé dans des galeries, ai-je découvert sur ton Facebook, cela est une démarche importante pour un artiste tel que toi ? Tu n'es pas de ces auteurs qui restent confinés dans leur atelier ?

La communication est essentielle dans nos heARTs. Rester confiné dans un espace peut scléroser à la longue et engendrer la "routine". Ma prochaine grande exposition prendra forme en Mai 2016 au Fine Art Building de Chicago en 2016 avec ma cousine pianiste Ayse Celasun pour l'ouverture du vernissage... Mais je ne peux en dire plus à ce jour... La surprise sera "dévoilée" au vernissage. Auparavant il n'est pas impossible que je travaille avec l'orchestre Jubileo et son célèbre Orateur Michaël Lonsdale que j'ai rencontré (Au nom de la rose, J. Bond Broobaker etc). Suggestion faite pour projeter mes dessins en fond d'orchestre pendant le magnifique Oratorio d'Haydin "La Création".

De plus une exposition pourra prendre place à la Cour des Comptes de Paris, projet en cours dont je ferai part en temps voulu. Sans compter une très grande Galerie dont j'aurai confirmation fin Juillet 2015... À suivre. Une autre exposition aussi prendra forme à Epinal avec le soutien de Vosges Tv mené de mains de maître par Sophie Sap TV. Pour l'une des expositions passée il y a eu celle intitulé "Rêve de Monument" à la Conciergerie de Paris ayant por invité John Howe et Madame la Ministre de la Culture Filipetti de l'époque. Un privilège de côtoyer mon ami John. Bien avant j'avais également fait une immense exposition au palais de Topkapi à Istanbul. Grand privilège qu'être en ce lieu exceptionnel bien sûr !!!

Qu'en est-il du dernier festival auquel tu as participé, comme celui de Dormelles ? J'en ai vu de bien belles photos, entre autres de toi avec ta petite famille ! :-) As-tu conservé un bon souvenir de ce festival ? Vas-tu souvent à de telles manifestations, et si oui quelle est la prochaine sur ta liste ? (rire).

C'est la seconde fois que je contribue au Féeries du Bocage à Dormelles. L'année prochaine j'en ferai l'affiche avec grand plaisir avec l'approbation de mon ami Godo et Thérèse Delepine. Un festival qui mérite vraiment de s'implanter dans les calendriers du même ordre que Provins auxquelle Pierron le Hobbit m'a convié pour l'année prochaine. Deux festivals très sympathiques par l'ambiance sans commune mesure, aux apports médiévaux en tous genres.

J'y ai rencontré d'excellents ARTisants ainsi que nombre de mes amis illustrateurs talentueux comme Brucero. Y apporter un brin de poudre de graphite (ma technique de dessin) sera un grand



plaisir féérique... !

J'ai cru comprendre que tu avais participé à l'élaboration d'un parc aquatique ? Mais où se trouve donc cette merveille ? Peux-tu nous donner des infos ? Ou alors c'est que j'ai mal compris...

Il y a 9 ans j'avais créé le parc aquatique Aquantica dont la ville de Saragosse en Espagne et les casinos Barrière étaient très intéressés pour le construire dans le cadre d'un immense projet d'une trentaine d'hôtels. La crise économique a fait que l'ensemble du projet a été abandonné. Mais j'ai de ce fait pu le présenter au patron de Disney Mr D. Cocquet créateur de l'Aquaboulevard qui l'a tellement apprécié qu'à ce jour mon projet est dans les cartons juridiques de Disney Burbank... À suivre...

Par ailleurs j'ai pu rencontrer à l'Assemblée Nationale le député Yves Jego en personne pour le parc Napoléon qui prendra forme dans le futur (d'ici 5 ans). Il souhaite que mes compétences de designer Disney ainsi que l'agence d'architecture dans laquelle je travaille, spécialisée dans les resorts, intervienne au plus haut degrés de la conception.

Musicalement, es-tu davantage rock ou bien musique classique ? Rap, peut-être ? Country-folk ?

Ma mère ayant été pianiste, j'ai débuté dans le classique au piano dès l'âge de 9 ans. Puis le blues boogie ragtime. Mais je suis très ouvert à toutes formes de musique à commencer par Chopin Nocturnes, MOZART, WAGNER (surtout) puis Rock en passant par Aerosmith dont j'ai pu discuter avec Steven Tyler au hasard d'une promenade parisienne. Ce jour le blues est glorifié par l'excellente Beth Hart à la voix unique et le SOUL d'exception. Je la verrai en Novembre à l'Olympia.

Jean-Jacques Sanchez, un talentueux dessinateur de bande dessinée interviewé par ECCE faisait partie d'un collectif d'auteur, et cela se pratique beaucoup également dans l'écriture voire dans d'autres domaines. Cela est-il ton cas aussi ou bien voles-tu de tes propres ailes au sein de l'Empyrée ? Connais-tu éventuellement un collectif d'auteurs graphiques talentueux que tu aimerais nous faire partager ?

Ce jour étant architecte de profession le dessin d'illustration est avant tout un PLAISIR PASSION. Je vole de mes propres ailes sans contrainte d'éditeurs ou groupements d'auteurs. Mathieu Lauffray fait partie de mes meilleurs amis avec qui par ailleurs un petit travail sympathique se profilera. Mais je privilégie l'ouverture avant tout à des galeries d'ART et non celles trop spécialisées dans l'illustration dont j'ai eu l'expérience un brin houleuse avec l'une d'entre elles, "galerie marchande" dont l'objectif était avant tout financier et non Artistique... Fort regrettable...

Nombres de talents Artistiques sont mis à l'écart par simple intérêt financier de certaines galeries qui fonctionnent au copinage. Celle-ci tuent la profession au lieu de promouvoir les talents réels. Les illustrateurs ont besoin du soutien et de la diffusion des galeries et non du sectarisme dont font preuve certaines d'entre elles. (Elles sont rares fort heureusement et répertoriées et "mises à quai" si je puis dire). Il est bon de ne pas se cacher la face devant ces "marchands" comme ils se nomment !! Même esprit que les "marchands de biens" dans l'immobilier...au nom du FRIC... La PASSION ARTISTIQUE ne s'abaissera JAMAIS devant ces comportements déplorables. Heureusement des GALERIES sérieuses ne rentrent pas dans ce jeu du FRIC et privilégient l'ART avant tout !



As-tu un jardin secret, un violon d'Ingre ? Quelque chose qui n'a rien à voir avec ton domaine de prédilection, mais que tu pratiques avec passion ?

Le piano oui et mes enfants avant TOUT. Mon îlot de bien être où je me ressource non stop. Voir mes enfants dessiner sans la moindre contrainte, par pur plaisir est le plus beau cadeau qu'ils me font. Être avec papa derrière un stand à Dormelles et dessiner merveilleusement bien pour leurs âge est très touchant. L'avenir j'espère leurs ouvrira les portes du monde des heART...

As-tu quelquefois au cours de ton existence été tenté par un autre domaine d'expression artistique que le tien ? Comme la musique, ou bien la sculpture, tu vois...

Bien sûr oui. L'enluminure (minutie du travail), la sculpture et le SURF qui à mon sens est un ART également de la glisse. Instant éphémère et beau car en contact direct avec la Nature. Art par ailleurs sublimé par la PHOTO, l'art du regART... J'aime la photo aussi car elle est le reflet de notre intérieur. Chaque personne à sa vision personnelle du monde...

Tu m'as expliqué que tu vas travailler très bientôt sur la couverture d'un roman, pourrait-on avoir des informations sans être indiscret ? Et si c'est possible, bien sûr ! ;-)

Tout à fait. Il s'agit du roman de Chantal Levy pour qui j'avais déjà fait la couverture de son roman précédent : "44... Gobelins". "La concierge est dans l'escalier" aux éditions Les deux Encres. "Roman NOIR". Préfacé par Joseph Joffo et sélectionné par le metteur en scène Thierry BINISTI (À son actif le téléfilm "La bicyclette bleue" roman de Régine Deforges) pour une adaptation télévisée !!!... Le prochain à venir s'intitule "Nuit de nocces... confidences échangées".

Puisqu'on parle de travail serait-il déraisonnable de te revoir un jour travailler sur un film d'animation ? Serait-ce par trop fou que d'espérer cela ?

Film d'animation je ne pense pas mais chez Walt Disney Imagineering oui car un projet est en cours.....avec mon excellent ami Aurélien !! Je suis en contact permanent avec l'équipe créatrice de WDI à laquelle j'ai présenté à tous les directeurs artistiques mes travaux à leur demande. Emervillé par cette présentation leurs souhait est de m'intégrer au sein de l'équipe dès qu'un gros projet prendra forme car Disney a racheté Marvel et les projets d'extension des parcs se dessine petit à petit.. Étant architecte et designer layout pour ma part la fusion de ces deux corps de métiers aura sa place dans le futur des parcs !!

Cent Alentar, ECCE est par nature un E-zine cosmopolite et atypique : un espagnol, un belge et un français (avec l'aide précieuse d'un second, de français, pour la rubrique bd). Comme tu vois nous sommes des sang-mêlés de la culture populaire. Justement Cent Alentar cela ne sonne-t-il pas un peu austro-hongrois ? Derrière le Péloponnèse, je veux dire. Éclaire notre lanterne multicolore, ô vaste artiste !

Le monde des heART n'a pas de FRONTIERES. La route de la soie m'a fait naître sur les rives du Bosphore à Istanbul... L'Orient a bercé l'art de la courbe que j'apprécie beaucoup. Partir des Yalis (résidences secondaire d'été des sultans sur les rives du Bosphore) en passant par les îles des Princes pour survoler les minarets et coupoles afin de m'encre au pays de l'Architecture Romane & Gothique tel est la richesse qui est en mes pensées Artistiques très ouvertes à TOUTES les



CULTURES Nord Sud Est Ouest Universalité... No limit.

Et pour finir une ultime question. Tu n'auras pas manqué de t'apercevoir que notre zine ECCE est constitué de frappadingues de premier ordre et de fous furieux de grand talent. Cela ne t'effraye-t-il pas d'être publié dans nos pages ? Quand je te parle des fêlés du bocal de la rédaction je te parle évidemment de mes confrères, tu l'auras compris. Hum.

Il faut être “fêlés du bocal” pour être un créatif. Autrement la feuille blanche restera blanche.

Merci à toi Cent Alentar pour avoir répondu si aimablement et gentiment à nos impertinentes questions et nous te souhaitons le meilleur pour le reste de ta carrière, qui sera brillante et radieuse nous n'en doutons pas ! À nous revoir bientôt au sein des pages du E-zine ECCE !

Révérance à toute l'équipe multisympathique surtout qui ouvre ses pages au monde des heART car TOUT PART DE L “heART.....” Tout part du COEUR (la technique n'en est que le moyen d'expression graphique).

Merci Thanks Tessekkür ederim danke.....







JOHN STEELWOOD

LES VACHES QUI ONT RÊVÉES DE LA VOIE LACTÉE

Stigmates de l'histoire préhumaine – Nazca – 800 000 An avant JC.

Des objets volants, de ceux qui seront aperçus dans le Nevada plusieurs centaines de milliers d'années plus tard, survolent la région de Nazca. Un large spectre lumineux balaie la surface de la Terre, tandis que des fils d'or déposent sur le sol les souches de la préhumanité. Cette scène va se dérouler sur plusieurs mois, puis les soucoupes disparaîtront dans l'éther de l'univers.

Pérou – site des géoglyphes – De nos jours

Matthew, l'américain de l'équipe, bioarchéologue, examinait un squelette incrusté dans la pierre. Son collègue, Patrick, un ethnologue, prit la parole :

— Les Nazca ont toujours préféré les sacrifices humains, les femmes plus précisément, et rarement des animaux. On dirait un buffle.

— C'est le corps d'une vache. La différence se joue ici (il désigna les parties latérales du crâne) Tu vois, la base des cornes d'un buffle aurait été plus évasée, et puis il y a la forme de la mâchoire. Celle du buffle est...

Il abandonna ses explications et passa les doigts sur de larges entailles cisillant la base du cou.

— Regarde, là, là et là, ces entailles ressemblent à celles qui ont été découvertes sur des corps qui ont été sacrifiés, cependant elles n'ont rien d'habituel.

— Tu peux m'éclairer Matthew.

— Lors des sacrifices humains, les Nazca utilisaient des couteaux en obsidienne. Et regarde, juste à cet endroit, les marques sont trop nettes, comme si...



— Je ne suis pas spécialiste, mais les coupes sont franches. Cela ressemble à s'y méprendre à des découpes réalisées au laser. Or...

Un silence s'installa entre les deux hommes. Ils restèrent à observer le corps incrusté dans la pierre.

— Le laser est une invention moderne, donc, ce corps ne peut être un vestige des temps anciens.

— Et pourtant, le test au carbone 14 est formel. Ce squelette a plus de 1200 ans d'existence.

Dans leur dos, le Canadien n'avait pas encore ouvert la bouche, se contentant d'observer la scène. Il s'approcha, et prononça un mot :

— Néo-évhémérisme.

Maintenant qu'il avait l'attention des deux chercheurs, il continua :

— Le néo-évhémérisme est une théorie spéculative qui affirme que les dieux antiques étaient des aliens humanoïdes, mais ils avaient tort sur un point. Les humanoïdes ne sont pas des hommes comme vous, ou bien des formes de vie comme le Gris, mais ces humanoïdes sont des animaux, une race de vaches interstellaires.

Matthew retint un rire. Patrick ne se priva pas et s'esclaffa.

— Oui, et les marmottes mettent le chocolat dans du papier d'aluminium.

Le Canadien ne comprit pas cette remarque et poursuivit :

— Les Nazca avaient pour habitude d'apporter des objets depuis les bords de la mer. La coquille Saint-Jacques est l'un de ces symboles, ceux de la fertilité et de la puissance de l'eau, mais jamais ils n'ont apporté ici un animal tel que la vache, le mouton ou la chèvre. Vous-même, Matthew, savez cela.

— Mais de là à dire que des vaches sont venues ici par le biais d'un autre moyen, comme une navette spatiale, c'est délirant.

— Et votre esprit cartésien n'accepte pas cette idée. Je le conçois. Mais je...

— Quelle est votre spécialité ? coupa sèchement Patrick, sensiblement agacé par cet homme qui avait été imposé par la société de recherche.

Le Canadien éluda cette question d'un simple sourcillement et poursuivit :

— Regardez, il tira un carnet de la poche et l'ouvrit sous le regard des chercheurs. Là, cette marque a été découverte en Europe de l'Est, aux frontières de l'Ukraine, cette autre...

Il tourna une page et présenta un cliché en couleur qui représentait un objet oblong d'où s'échappait un trait qui pointait vers le sol en direction d'un corps, celui d'un chasseur.

— Cette marque a été découverte dans le canton de Wuzhou en Chine. Tout porte à croire que la terre a été visitée par des êtres doués d'intelligence, bien avant l'apparition de l'homme.

— Et vous pensez que nous allons accepter l'idée que des vaches venues de l'espace aient existé...

— Existente.

— Et bien voyons, qui existent, s'énerma le Français.

Le Canadien ouvrit sa sacoche et en sortit une pochette. L'indication Secret Defense barrait le sigle des nations unies.

— J'ai reçu l'autorisation de vous montrer ces clichés, car nous avons besoin de réponses très rapidement.



— Qui ? demanda l'Américain. Notre expédition scientifique a été financée par des groupements privés. À vous écouter, j'ai l'impression que la terre est menacée.

— La terre ne risque rien. C'est l'humanité qui est visée, vous, moi, nos enfants, tous. L'ONU a financé l'opération, messieurs. Avez-vous lu La Planète des singes de Pierre Boulle ?

Le Français hochait la tête.

— Sachez que ce qui attend l'humanité n'est en rien comparable à ce que subissent les hommes dans le roman. Nous sommes tous condamnés, nous avons été implantés sur la terre par cette race que nous considérons comme idiote et domestique, seulement capable de nous fournir du lait et pour certaines races, de la viande.

Le Canadien expliqua qu'il existait un inconscient collectif qui avait fait de la vache un animal sacré, comme dans la cosmogonie indienne, une divinité qui ne pouvait être touchée, puis les failles étaient apparues au fil des siècles. Moïse s'était dressé contre l'adoration faite au Veau d'Or, puis la domestication de l'animal se démocratisa, et la vache devint ce qu'elle est aujourd'hui, un produit de consommation. Le Canadien glissa deux photos prises par le télescope James-Webb. Il s'agissait d'une flottille de soucoupes volantes.

— Comment pouvez-vous croire que ces vaisseaux transportent des vaches ? J'ai vraiment du mal à accepter cette idée.

— Nous avons en main des parchemins découverts bien avant ceux de la mer morte, des écrits décrivant la violence exercée par ces animaux sur les hommes, et détaillant jusqu'aux moindres détails leur moyen de locomotion.

Le Canadien démarra son explication concernant Nazca tandis que l'Américain s'emparait d'un cliché.

— En 300 après Jésus-Christ, des formes appelées géoglyphes ont surgi du sol gypseux. Des silhouettes d'animaux et des formes géométriques ont alors recouvert l'immense plateau de la région de Nazca. 500 ans plus tard, une personne a écrit sur ce parchemin une histoire que l'on a crue longtemps n'être qu'une fiction, au mieux une déformation de la réalité. En voici les principales lignes, celles qui font que je suis là aujourd'hui, avec vous :

.../Depuis plus d'un mois, les formes anciennes, venues des cieux, sont revenues. Elles flottent dans les airs et nous épient, nous les habitants du haut-plateau. Nous sommes montés depuis les plaines avec des femmes de notre peuple. Elles sont des centaines, mères, épouses, filles. Tout notre peuple est dans l'attente, face à cette menace qui flotte au-dessus de nos têtes. Une fois de plus, nous allons devoir sacrifier les nôtres, pour apaiser les Dieux.

Je suis des yeux le chamane qui se dirige vers l'autel de pierre. Bientôt il exécutera chacune de ces femmes, il maintiendra leur tête en arrière et tranchera leurs chairs, espérant ainsi obtenir la clémence des Dieux/...

Matthew coupa la parole au Canadien.

— Vous les avez vérifiés et revérifiés, je suppose. Toute cette histoire me paraît tellement irréaliste.

Le Canadien lisait de la perplexité sur le visage de l'Américain.

— Les experts de la Nasa, de l'Esa, les Russes et les Chinois ont validé les photos, et ce parchemin est authentique. Il n'y a plus aucun doute possible, puis il poursuivit la lecture du parchemin.

.../Je me suis caché, comme beaucoup d'autres, derrière les quelques rochers présents. Presque toutes les femmes sont mortes. Il en reste une, elle se tient devant l'autel sacrificiel, mais ne bouge pas.

Soudainement, un éclair illumine le plateau et les géoglyphes émettent une lueur verdâtre. Je n'ai jamais vu cela avant. En l'espace d'une dizaine de secondes, les corps des Nazca à découvert tombent



sur le sol.

Je lève le regard en direction de la femme. Elle se tient encore debout et semble avoir été épargnée. Je la connais, elle porte un glyphe sur la poitrine./...

Le Canadien s'arrêta de lire pour la seconde fois. Il précisa :

— L'extrait qui suit risque de vous surprendre, mais tout ce qui est raconté dans ce récit, est véridique. Des linguistes ont travaillé sur ce texte durant deux ans. Des recoupements ont été réalisés avec l'histoire de Nazca. Nous ne pouvions pas nous lancer dans cette expédition sans être véritablement certains des risques que nous encourions.

— Que représentait ce tatouage sur sa peau ? demanda Patrick. Le Canadien poursuivit :

.../ Il représente une vache, la nourricière de la Terre. Non loin d'elle, l'un de ces objets volants se pose sans un bruit. Partout sur la plaine, les corps de mes amis, mes frères, se lèvent dans les airs et sont engloutis dans les gorges de métal. Même les corps décapités sont enlevés à la Terre de nos ancêtres./...

.../La femme épargnée s'approche. Comme moi, elle pense que cet être est Dieu, mais je la vois hésitante. Une langue étrange se déplie, elle semble faite du même métal. La femme au glyphe s'arrête, hésite et finit par reculer en discernant une silhouette surgir des entrailles de cet objet tombé du ciel.

L'étranger ne ressemble pas à une divinité. Il marche sur ses deux pattes arrière et se sert d'une prothèse au niveau du bras droit. Sur son ventre, j'aperçois des excroissances de chair qui pendent. Elles sont roses et luisantes. Un liquide blanchâtre s'écoule par le biais de mamelles disproportionnées. Puis une voix retentit. Non, plutôt un cri, un hurlement profond, sans fin./...

— La femme s'est alors jetée sur cette pseudo divinité. C'est du moins ce que nous en avons conclu quand nous avons repéré le corps de cet animal.

— Ce n'est qu'une vache, un vulgaire bovidé, s'exclama Patrick.

— Le Nazca qui a écrit ce parchemin, précise qu'une lutte s'est engagée entre la femme au glyphe et le visiteur. Ensuite, un rayon lumineux s'est allumé et a déchiré les chairs des deux combattants.

— Un laser, souffla Matthew. Je comprends maintenant pourquoi les entailles étaient si nettes.

— Ils sont morts tous les deux et cette même force qui avait enlevé les corps n'a pu emporter cette preuve qui se trouve aujourd'hui à vos pieds. Le rayon tracteur qu'ils utilisaient avec leurs engins, ne pouvait rien alors ils ont utilisé leur bouche de feu, c'est ainsi qu'a décrit la destruction des preuves, le scribe Nazca.

Un silence s'instaura entre les trois hommes, puis Matthew, comprenant qu'il venait d'assister à la plus grande révélation de l'histoire de l'humanité, prit la parole :

— Elles reviennent.

— Oui, mais elles n'ont pas encore gagné, répondit le Canadien. Chaque fois qu'elles ont quitté la planète, elles ont effacé leur trace, mais rien ne disparaît vraiment. C'est en interceptant des communications à l'aide d'une série de mots-clefs que nous avons appris l'existence de ce squelette. Tout converge vers Nazca.

Patrick et Matthew se lancèrent un regard, abasourdis par cette révélation.

— Votre datation au carbone 14 est bonne. Il semblerait que ces vaches stellaires aient rencontré un problème lors de leur dernier passage sur Terre. Et c'est peut-être à cause de cette erreur de leur part, que nous aurons une chance de les anéantir.



Vaches stellaires, cette appellation aurait dû arracher un sourire aux hommes, mais aucun n'avait le cœur à ça.

Pérou – site des géoglyphes – Jour J

Les soucoupes effectuèrent un premier passage au-dessus du haut-plateau de Nazca. Ils scannèrent à l'aide de leur large rayon une zone qui servirait d'atterrissage. Au sol, une troupe d'hommes attendaient, un peu plus loin, plusieurs groupes composés de femmes attendaient, les yeux fixés sur la carlingue de la première soucoupe.

— Est-ce nécessaire ? demanda Patrick. Nous aurions pu employer d'autres méthodes.

Il était assis derrière un poste de contrôle et suivait en compagnie de Matthew et du Canadien, le déroulement de ce qu'ils espéraient être le dénouement.

— Celle-ci est la moins invasive pour l'homme. Toutes les femmes présentes sont volontaires. La plupart se savaient condamnées.

— Je comprends, mais je n'accepte pas ça. Savoir qu'elles vont être...

— Mangées, conclut Matthew sur un ton grave. Moi aussi j'ai du mal avec cette idée, mais si nous n'agissons pas, alors toute l'humanité y passera.

Matthew se tourna vers le Canadien.

— J'ai deux questions, hésita l'Américain. Êtes-vous certain que tous ces bovidés seront anéantis ?

La réponse fut évasive.

— Tout se terminera bientôt. Dès que les femmes auront été... enfin, vous voyez.

Oui, ils voyaient. Matthew hésita encore et arriva finalement à poser sa dernière question, les lèvres tremblantes. Au même instant, les premières vaches descendirent des passerelles des soucoupes.

— Est-ce qu'il y en aura pour tout le monde ?

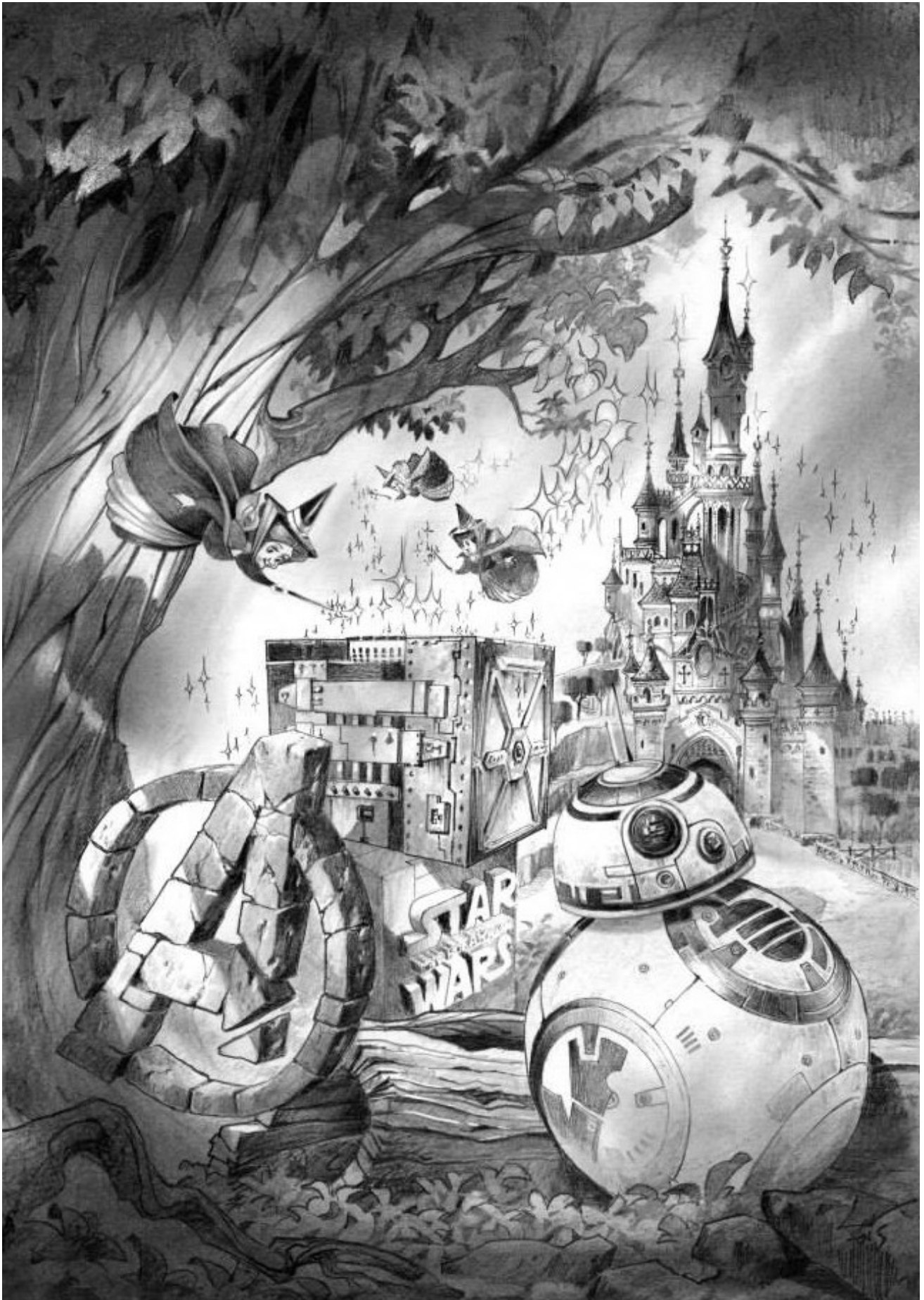
— Je ne comprends pas, de quoi parlez-vous.

— Les femmes, est-ce qu'il y en aura pour toutes les vaches ?

Le Canadien n'eut pas le temps de répondre à la question. L'ensemble des femmes se firent déchiqueter en l'espace de quelques minutes et moins d'une heure plus tard, les hauts-plateaux de Nazca furent recouverts de carcasses de vaches.

La souche de l'encéphalopathie spongiforme bovine, sur laquelle les chercheurs de laboratoires P4 du monde entier avaient travaillé depuis presque dix ans, venait d'agir comme prévu.







LES DITS DE PIERRE WEBER



Voici ma sélection de BD. Il y a de tout et évidemment que du bon selon votre serviteur. Huit maisons d'éditions sont représentées et tous les styles. Prenez du plaisir en tout cas.

Alvin - L'héritage d'Abelard de Renaud Dillies et Régis Hautière chez Dargaud.

Le synopsis de Dargaud :

«Régis Hautière et Renaud Dillies signent la suite d'Abélard avec le nouveau diptyque Alvin. Son ami disparu, l'ours mal léché Gaston traîne son désespoir à New York. Mais rien à faire ! Son karma doit être d'aider les petits êtres aux mille questions ! Alvin, un jeune orphelin revêche, profitera de sa belle âme. Les voilà sur les routes, accompagnés, pour ne rien arranger, d'un prédicateur fou ! Poésie, dialogues truculents et virtuosité graphique se mêlent pour une très belle ode à la différence et à l'entraide. »

Renaud Dillies est né à Lille en 1972. ; Un jour, il passe la frontière franco-belge et s'inscrit, en humanités, en graphisme et arts décoratifs à Saint-Luc, à Tournai. Puis, il étudie l'illustration à l'Académie des Beaux-Arts de Tournai. Un peu plus tard il remporte le Prix du Meilleur Premier Album à Angoulême avec « Betty Blues » (éditions Paquet). Il publie par la suite « Sumato », « Mister Plumb » et « Mélodie du Crépuscule ». « Bulles et nacelle » est sa première collaboration avec Dargaud. Suivra la série Abélard et le on-shot Saveur coco. En 2015, Renaud Dillies raconte les aventures de Gaston, le compagnon de route d'Abélard.

Régis Hautière est né en 1969. Il a signé plusieurs albums : "Le Dernier Envol" (Prix « Décoincez la bulle » à Angoulême), "Au-delà des nuages" (meilleure bande dessinée aéronautique au festival du Bourget) et "L'étrange affaire des corps sans vie" (meilleur album aux festivals de Moulins et d'Olonne-sur-Mer). Il est prolifique. Il travaille à une dizaine de séries chez différents éditeurs. Le magnifique dyptique "La danse des petits papiers" et "Une brève histoire de poussière et de cendre" est dessiné par Renaud Dillies. Il raconte les aventures d'Abélard. En 2015, le duo revient avec les aventures de Gaston, le compagnon de route d'Abélard.

220 volts de Sylvain Escallon chez Sarbacane



le synopsis de Sarbacane :

«Les histoires d'amour finissent mal, en général. Ramon Hill est un écrivain à succès. Mais depuis plusieurs mois, rien. Panne sèche. Son roman est en retard, la page reste blanche et avec sa femme, le courant ne passe plus. Margot prétend qu'un séjour en montagne, dans le chalet familial, leur ferait le plus grand bien. Le bon air, dit-on, régénère les corps fatigués et apaise les esprits anxieux. Mais l'isolement devient parfois une prison et l'autre, une menace... »

Sylvain Escallon est montpelliérain. Il est né en 1990. Il est illustrateur et dessinateur. En 2011, il obtient le diplôme du Cycle Professionnel Illustration de l'Ipesaa et remporte le premier prix du concours de BD Jeunes organisé pour la Comédie du Livre de Montpellier. Ce livre est le second après « *Les zombies n'existent pas* ».

Père et Fils – Vater und Sohn de Erich Ohser chez Warum Editions.

Le synopsis de Warum :

« Une série quasiment muette sur un père et son fils faisant cent farces et vivant milles aventures. Ecrites entre 1933 et 1936 par un caricaturiste ostracisé par le pouvoir nazi, cette série rencontra un succès énorme malgré -ou peut être à cause- de l'époque lourde. Le père, sorte de Dupont rondouillard et son fils, petit Gaston sans gros nez, traversent la vie quotidienne, s'offrent des cadeaux, font l'école buissonnière mais aussi gagnent un héritage, vivent sur une île déserte et partent dans les étoiles...Un monument toujours aussi moderne et inventif, plein d'humour et d'amour, tout en douceur et la fantaisie. »

Erich Ohser est né le 18 mars 1903 en Saxe. Il étudie les arts plastiques à "l'Akademie für Graphische Künste und Buchgewerbe" de Leipzig. Il organisera sa première exposition en 1922 dans une librairie d'art de Plauen. Il débute sa carrière comme illustrateur et caricaturiste politique. L'arrivée au pouvoir des nazis va bousculer son destin d'artiste. La liberté étant muselée, il signe sous un pseudonyme sous lequel il va devenir célèbre « E.O. Plauen », d'après ses initiales et le nom de la ville dans laquelle il a grandi. "Vater und Sohn" est l'œuvre la plus connue et marquante de l'auteur. La série est généralement admise comme l'un des grands classiques de la bande dessinée allemande. Arrêté en mars 1944, suite à une dénonciation d'un voisin, pour hostilité envers le régime nazi Erich Ohser se suicide par pendaison dans sa cellule la veille de son procès.

Les nouvelles enquêtes de Rich Hochet – R.I.P Ric par Zidrou et Simon Van Liemt chez Le Lombard.

Le synopsis de Le Lombard :

«En rentrant un soir chez lui, Ric Hochet est surpris par un homme embusqué qui l'abat sans sommation. Cet homme, c'est le Caméléon. Il vient de consacrer les deux années qui ont suivi son évasion à se métamorphoser en Ric Hochet : chirurgie esthétique, sport intensif, entraînement à la conduite,... Le lendemain, c'est à un Ric Hochet aux réactions très surprenantes qu'auront affaire Bourdon, Nadine... Mais aussi les criminels. »

Simon Van Liemt n'est pas belge. Il est français. Il est né en 1974 à Aix en Provence. Il est dessinateur. Il



est dans le monde de la BD depuis 2003. Il a beaucoup travaillé avec Jean Christophe Derrien pour des projets chez Glénat et Le Lombard.

Zidrou alias Benoît Drousie est né en 1962 à Bruxelles. Il commence comme instituteur. Il se lance dans l'écriture. En 1991 il s'ouvre à la BD avec Ducobu..L'élève Ducobu qu'il crée avec le dessinateur Godi. Il scénarise pour le Lombard, Casterman et Dupuis. Il est très prolifique. On croit savoir qu'il vit en Espagne à côté de Malaga.

L'autoroute sauvage – Kilomètre 666 de Mathieu Masmondet et Zhang Xiaoyu chez les Humanoïdes Associés.

Le synopsis de Les Humanoïdes Associés :

«Le monde d'aujourd'hui n'est plus. Au milieu des décombres de notre époque, les hommes évoluent dans un environnement sauvage et menaçant, où la survie a pris le pas sur l'humanité. Certains forment de petites communautés, on les appellent les Groupés. Les autres suivent leurs chemins seuls et prennent le nom de Solitaires. C'est le cas de Mo, imposant et taciturne, qui parcourt l'autoroute au rythme des saisons. Lorsque celui-ci sauve Hélène d'une bande de pillards, tous deux poursuivent leur route ensemble, unissant leurs destinées... »

Mathieu Masmondet est né en 1973. Il est diplômé de l'Ecole Supérieure de Réalisation Audiovisuelle (ESRA) puis du CEEA (Conservatoire Européen d'Ecriture Audiovisuelle). Il est depuis 1995 auteur de nouvelles et scénariste pour la télévision, le cinéma et la bande dessinée. Il est scénariste d'une soixantaine de films. Avec « L'Autoroute Sauvage » (Tome 1, 2 et 3), il signe son premier scénario de bande dessinée qui est en cours d'adaptation au cinéma.

Zhang Xiaoyu est né en 1975. Il est originaire de la ville d'Anshun en Chine du sud. Il crée ses premières bandes dessinées dès 1995, alors qu'il est étudiant en beaux-arts. Il a réalisé plus d'une douzaine d'histoires. Il a été primé à deux reprises au concours national de la bande dessinée en Chine : en 1999 avec *David*, en 2001 avec *L'envol*. Il a collaboré avec chez Casterman et a publié en 2010 les deux premiers tome de la série « Crusades », en collaboration avec les scénaristes Izu et Nikolavitch déjà chez les Humanoïdes Associés.

La République du catch de Nicolas de Crécy chez Casterman.

Le synopsis de Casterman :

« Avec La République du catch Nicolas De Crécy signe son retour chez Casterman. Et quel retour! Dans une ville aux airs de New York sur Loire, il nous campe un polar déjanté, dans lequel un marchand de piano mélancolique, bigleux et beaucoup trop petit donne du fil à retordre à sa famille mafieuse. Bébé maléfique, manchot pianiste, courses poursuite et combat de catch entre fantômes, l'imagination de Nicolas de Crécy ne connaît pas de limite. »

Nicolas de Crécy est né en 1966. Il fait partie de la première promotion de l'école de Bande Dessinée des Beaux Arts d'Angoulême. Il en sort diplômé en 1987. Il travaille ensuite pour les studios Disney de Montreuil. Il publie en 1991 son premier livre, *Foligatto*, sur un scénario de Tjoyas, immédiatement salué par la critique. Il a publié pas loin de 22 livres. Il se dit que son style ait été plagié lors de la réalisation du film d'animation «Les Triplettes de Belleville ». Il est plusieurs fois primé et il a reçu notamment le prix « Max und Moritz » de la meilleure BD étrangère en 1993 en Allemagne.



Egg de Aurélien Maury et Gilbert Pinos chez Tanibis.

Le synopsis de Tanibis :

« Mis au placard par une société qu'il ne comprend plus, Zak Thunder, héros de l'espace au passé glorieux, ronge son frein à bord de son vaisseau quand un mystérieux signal en provenance d'une planète inconnue vient rompre la monotonie de sa retraite. Tel un Flash Gordon sous amphétamines, Zak fonce tête baissée dans l'aventure bravant tous les dangers malgré les incessantes mises en garde de son robot personnel Nestor. Zak va se retrouver confronté au pire, l'écosystème de la planète malmenant sa virilité au plus haut point... »

Aurélien Maury est né en 1973. Il a étudié le cinéma à l'Université Lyon 2. Il a participé à la création des éditions Tanibis. Il est aussi graphiste freelance et donc auteur-dessinateur de bande dessinée.

Gilbert Pinos est ...On sait pas qui c'est ??? Le scénariste du livre. Il est aussi le gérant de la maison d'édition. Nous dirons qu'il met les mains à la pâte.

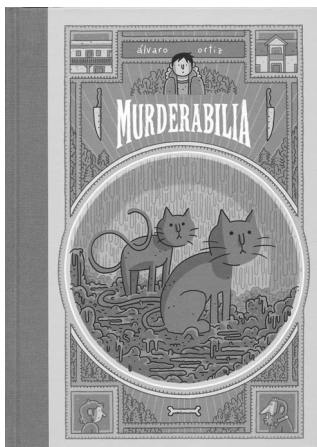
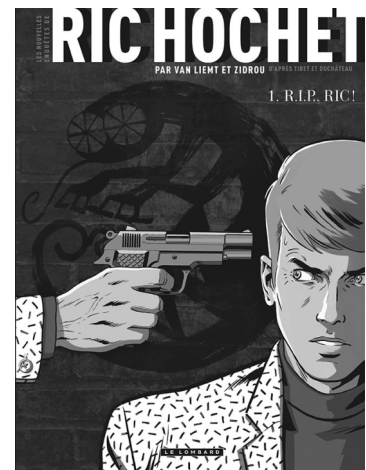
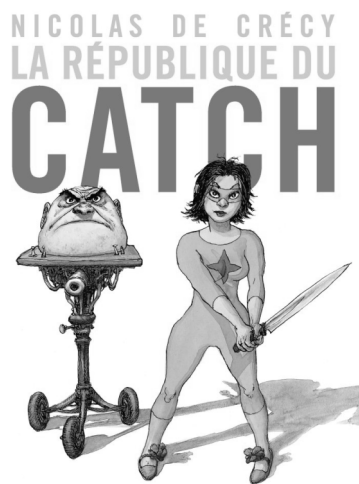
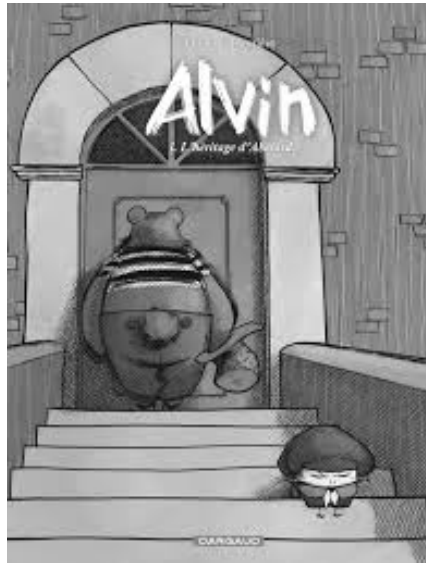
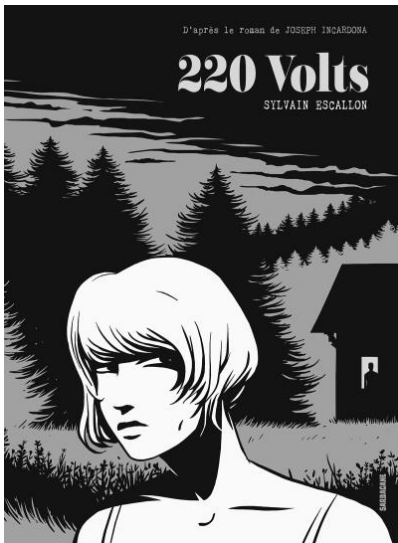
Murderabilia de Alvaro Ortiz chez Rackham.

Le synopsis de Rackham :

« Le jeune Malmö Rodríguez a vite abandonné ses études, habite avec des parents qu'il déteste, est sans emploi mais ne cherche pas du travail. Il voudrait être écrivain, mais il n'écrit presque jamais. Tout ce qu'il possède ce sont deux chats noirs, héritage d'un oncle qui vient d'être terrassé par un infarctus. À première vue, on les prendrait pour des chats quelconques, mais un étrange personnage est disposé à les acheter en échange d'une coquette somme d'argent. Malmö accepte le marché, saute sur un bus et part livrer les chats au mystérieux acheteur, sans se douter que cette rencontre va changer sa vie pour toujours. »

Alvaro Ortiz est né en 1983. Il a étudié le graphisme à l'École Supérieure de l'Aragone et l'illustration à l'Escola Massana de Barcelone. En 2003, il a remporté un concours de BD Injuve et collabore à la couverture de l'album Red collective. En 2005 il travaille sur un chantier naval avant de faire des illustrations pour El Heraldo de Aragon. En 2010, il remporte la bourse AlhóndigaKomik qui lui permet de rester pendant un an à la Maison des Auteurs à Angoulême. Le voici chez Rackham.







© C. Alantar /



SERGIO TOPPI par PIERRE WEBER



Sergio Toppi est né à Milan en 1932. Très tôt il aime le dessin et bien entendu dessine. Il aime aussi regarder des illustrations. En revanche, Il n'aime pas le travail scolaire. Il sera toutefois inscrit à la faculté de médecine de Milan quelques années plus tard.

Il aborde la Bande Dessinée dans son enfance de manière assez distante, ses parents n'étant pas très favorables à cet art si ce n'est par le biais de Topolino (Mickey en Italie) qu'il lira. Il est très marqué par l'illustration japonaise. Il a vu des dessins japonais d'enfants pendant la guerre et il est fasciné par l'art de ce pays.

Il entre dans la carrière dans les années 50. Il commence par l'illustration. Il travaille aussi pour la publicité. Il intègre les studios d'animation des frères Pagoto. Ces derniers travaillent dans le milieu des dessins animés et proposent des produits pour la télévision. Il collabore avec eux pendant un temps. Dans ce cadre très formateur, il travaille à la conception de personnages. C'est à cette époque notamment que le personnage de Caliméro ce poussin noir a été développé par les frères Pagoto pour une marque de lessive initialement. La collaboration dans le studio est très collégiale. Toppi y peint des décors. Il scénarise et même met en scène. Il acquiert donc sur le tas une formation assez éclectique qui lui servira tout au long de son parcours. En revanche il ne travaille pas directement dans l'animation.

Il intègre le monde de la BD en 1956 lors d'une collaboration avec le journal Topolino. C'est grossièrement à cette époque qu'il rejoint l'univers de la Bande Dessinée. En 1964, il rencontre Dino Battaglia lors d'une collaboration commune pour une encyclopédie publiée en Italie par une maison d'édition américaine. Dino Battaglia est plus connu que lui et très vite une grande amitié et un grand respect mutuels se font jour. Battaglia le conseille et le fait venir sur des projets. Sergio Toppi a acquis à cette époque un style affirmé déjà. Il sera dit par un de leurs fins connaisseurs que Battaglia est Raphael quand Toppi est Michel Ange. C'est dire ce que ce sont ces deux artistes. Sergio Toppi dira de Battaglia : « *Lui, il était très raffiné alors que moi, j'ai un trait plus rude. Le dessin de Battaglia avait toujours une forme de noblesse et de raffinement qui me manquent* ». Vision injuste de soi-même.

Comment évoquer son style si particulier. Lorsqu'il parle de son travail, Sergio Toppi fait souvent référence à la gravure qui est une référence pour lui. Il est fasciné par les eaux fortes. Il aime dessiner à la plume même si le travail sur ordinateur ne lui est pas inconnu. C'est par goût qu'il dessine ainsi. Il y trouve des sensations qui lui conviennent. Il aime construire son dessin. On remarque le contraste fort qui ressort de ses oeuvres. De son travail, il dira : « *Je suis fasciné par le fort contraste entre le noir et le blanc car il me semble que c'est quelque chose de définitif* ». Il trouve que le dessin a plus de force en noir et blanc. C'est pour l'illustration principalement qu'il utilise la couleur. Dans ce domaine, il a plus de latitude pour faire ce qu'il souhaite. Ce qui est remarquable chez lui c'est aussi la mise en page de son récit. Très vite il abandonne les strips pour élargir les plans et mêler avec un brio certain, illustration et



Bande Dessinée. Son œuvre majeure, Sharaz-De en est le meilleur exemple. En cela, il aura participé à casser les codes. Il n'est pas le seul mais sa hardiesse en ce domaine est notable.

On lui reprochera parfois de donner un travail « mal fini ». Il répondait que parfois oui ses planches avaient souffert et qu'elles avaient vécu. Il reconnaissait ne pas donner toujours un travail bien léché. Il trouvait du sens au crayonné visible sous l'encrage. « Cela donne de la matière » disait-il.

D'aucuns diront qu'il était surtout illustrateur et assez peu dessinateur de Bande Dessinée et le mettent abusivement, selon nous, en marge du monde du 9^{ème} art. Pour lui, ces deux mondes n'étaient pas si éloignés. Il pensait que la Bande Dessinée et l'illustration étaient extrêmement liées et qu'il ne voyait pas de grande différence entre ces deux types de travaux, même si la première activité racontait une histoire en trente pages et plus et que la seconde nécessitait de chercher à synthétiser quelque chose en une seule image et que cela pouvait créer un vrai clivage.

Le moment est venu d'évoquer ses œuvres majeures. Nous en présenterons deux qui sont révélatrices de son travail.

Nous commencerons par « Le Collectionneur » qui est une série de 5 albums qui mettent en scène un personnage énigmatique ; une sorte d'aventurier-dandy qui passe d'un continent à un autre avec le désir d'acquérir des artefacts dont les recherches et les acquisitions s'avèrent dangereuses. C'est au niveau du scénario très agréable à lire et la magie du trait de Sergio Toppi ajoute au côté mystérieux de ces histoires. C'est très réussi et intéressant.

Ci-dessous la liste des albums :

- *Le Joyau Mongol*
- L'Obélisque Abyssin
- Le Sceptre de Muiredeagh
- Le Calumet de pierre rouge
- Le Collier de Padmasumbawa

La deuxième œuvre est très différente et elle est représentative de ce qu'est la carrière d'illustrateur de Toppi. Il s'agit de Sharaz-De que nous évoquons plus haut. Deux livres qui composent l'œuvre représentent sa vision des Mille et une nuits. C'est vraiment une création à découvrir. Pas de prosélytisme dans le cas présent mais l'occasion de découvrir un travail à part et très esthétique. Chacun est libre d'aimer ou pas.

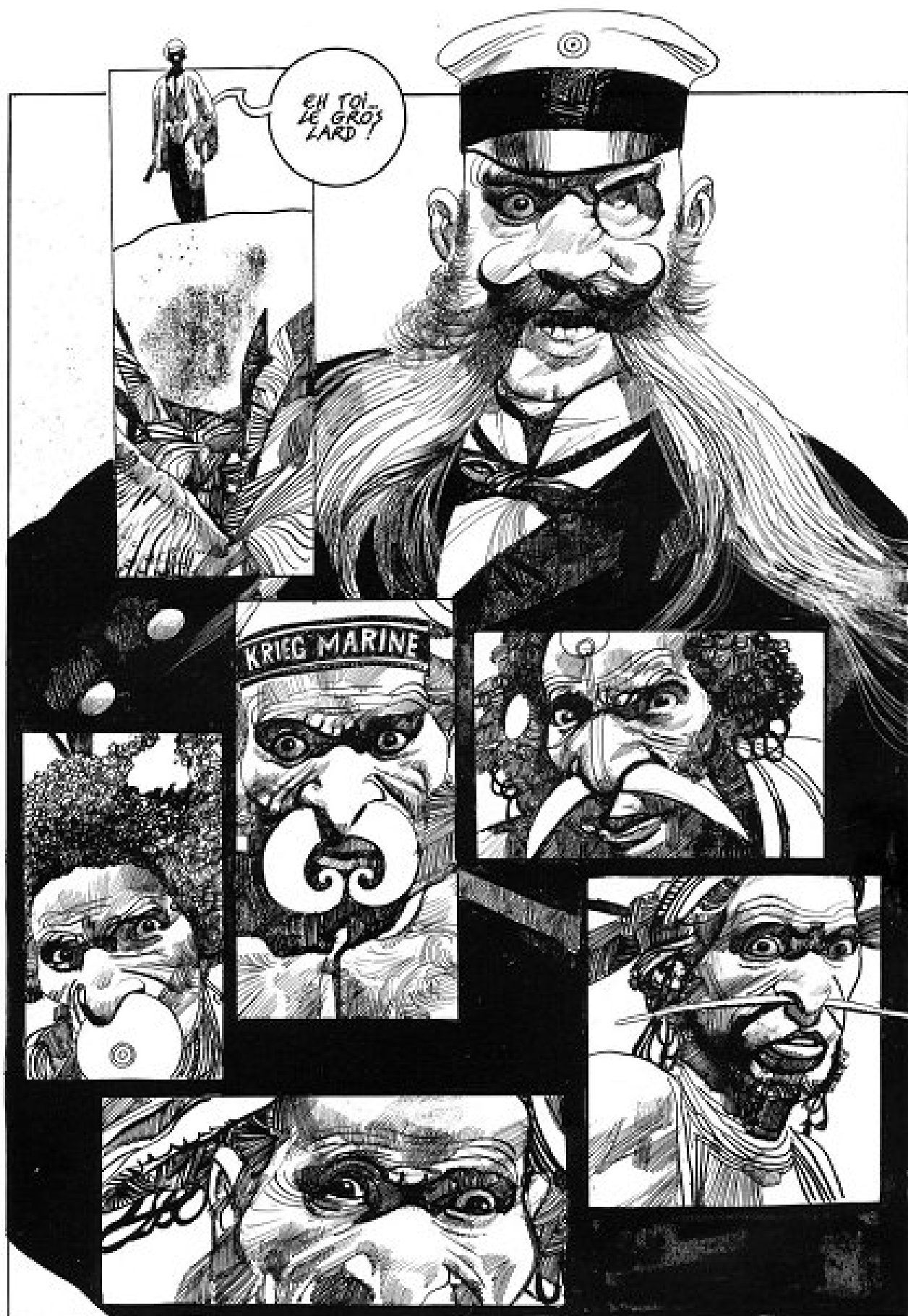






ET D'ATTAQUE
MAORI SE RÉCHAÎNE
DANS TOUTE SA
SAUVAGE VIOLENCE...

HAU!
HAU!...
SUS
AUX CHIENS
DEANGS!





EVERYWHERE THERE WAS GREAT SUFFERING, AND MISFORTUNE CROSSED THE DOORSTEP OF MANY A HOME— WHEREVER THERE WERE YOUNG AND BEAUTIFUL DAUGHTERS.

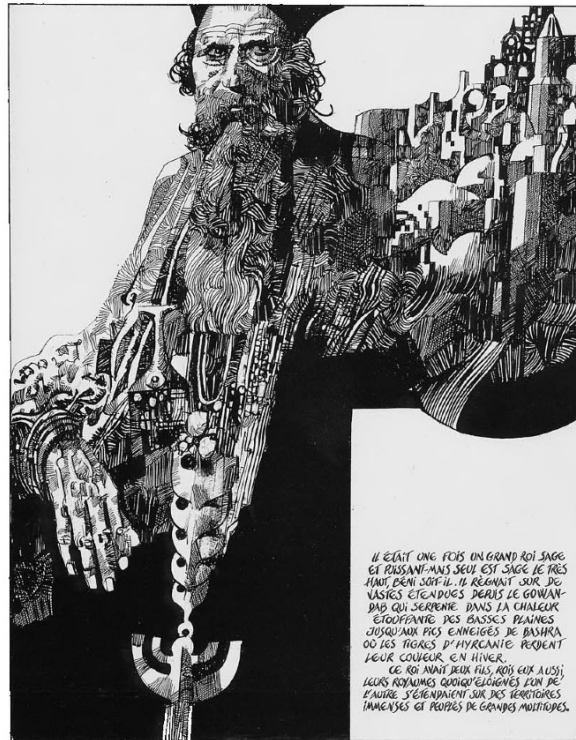
BUT THE KING CLOSED HIS EARS TO THE CRIES—GOD ALONE IS MERCIFUL. EACH NIGHT HE SHARED HIS BED WITH A YOUNG WOMAN, AND WHEN DAWN LIT THE EDGES OF HIS KINGDOM, THE EXECUTIONER'S HAND ENDED HER LIFE.

20



AND SO IT WAS IN THE CITIES OF THE KINGDOM THAT NO LONGER WERE MELODIOUS VOICES HEARD, NOR GRACEFUL STEPS, AND THE ONLY ONES WHO REMAINED TO MOORN WERE WOMEN AGE PROTECTED.

21



IL ÉTAIT UNE FOIS UN GRAND ROI SAGE ET ROBUSTE. MAIS SEUL EST SAGE LE PRÉS HANT D'UN SOUF. IL RÉGNAIT SUR DE VASTES ÉTENDUES DERRIÈRE LE GOWAN-BAD, QUI S'ÉLEVÉ DANS LA CHALEUR ÉTOUFFANTE DES BASSES PLAINES JUSQU'À UN PAYS ÉCARQUÉ DE BASHMA, OÙ LES TIGRES D'HYRCANIE PEUVENT LEUR COEUR EN HIVER.
CE ROI AVAIT DEUX FILS, ROIS ÉGAUX, LEURS ROYAUMES ÉTOURDÉS ENFIN DE LAURE, S'ÉLEVANT SUR DES TERRAINES IMMENSES ET PEUPLES DE GRANDS MOÛTIÈRES.

7







FREDERIC LIVYNGS

SYMPHONIE ROUMAINE

Roumanie, 1899.

Cathy Herpburn regardait les arbres défiler sous ses yeux tout en s'efforçant de ne pas prêter attention aux cahots incessants de la route. Le cocher haranguait sans discontinuer les chevaux qui tiraient la diligence. Elle fit abstraction des cris, des piaffements, des claquements de fouet et des secousses. Elle avait déjà eu assez de mal à trouver quelqu'un d'assez serviable – ou d'assez fou selon les dires des rares villageois qu'elle avait croisé – pour la mener de l'autre côté de la forêt bordant les monts Parâng. Elle n'allait pas courir le risque de l'énerver en lui faisant part de son mécontentement relatif aux conditions de transport.

La Roumanie ! Si un jour on lui avait dit qu'elle poserait les pieds dans ce pays, qu'elle traverserait l'Europe, elle aurait cru à une mauvaise blague ! C'était il y a peu, avant qu'elle n'entre comme journaliste stagiaire auprès du célèbre hebdomadaire « The People ». Et pourtant ! Elle se trouvait bien là, ballotée de gauche à droite, dans cette forêt si dense et profonde qu'elle paraissait sans fin. Le soir commençait à tomber et elle sentait l'empressement du cocher de la déposer à destination avant que le soleil n'ait complètement disparu. L'astre avait déjà amorcé son lent déclin, ravivant par-là même les superstitions peureuses de son conducteur. Il avait hâte de retourner au village une fois sa course accomplie !

Alors qu'elle allait le héler afin de lui demander s'ils étaient encore loin de leur destination, elle vit le château se découper sur le ciel. Il semblait si monumental... si ancien également ! Elle ne put réprimer un frisson ni en détacher le regard. Tout au fond d'elle-même, elle commençait à regretter d'être venue en cet endroit isolé. D'autant plus que son rédacteur en chef avait préféré miser sur la légendaire hospitalité roumaine et n'avait pas prévenu le Comte de son arrivée.

— De la sorte, avait-il fanfaronné, vous êtes sûre d'aller dans un endroit authentique ! Rien n'aura été dissimulé à votre regard car ils auront été pris de court !

Pour Cathy, ce n'était clairement pas l'idée du siècle. Mais avait-elle le choix ! Son chef lui avait offert une chance en or d'enfin se faire un nom dans le milieu du journalisme. Et puis, il fallait bien le reconnaître, personne ne s'était précipité pour couvrir le sujet du reportage. Le fond de commerce de The People était les histoires vécues, vraies ou fausses. Cela importait peu. Il convenait avant tout de donner aux lecteurs leur dose de sensationnalisme. Les nourrir avec des récits à la véracité douteuse, mais dont le caractère véridique était mis en avant, avait suffi à



faire grimper le tirages au-delà qu'escompté. Alors, quand il avait eu vent d'une vague de disparition de jeunes filles en Roumanie, près du petit village de Novaci, considéré comme la porte d'entrée des monts Parâng, il avait envoyé la jeunette – comme il l'appelait – en lui faisant miroiter notoriété et expérience indispensable dans le cadre de son métier. Au final, il avait brandi l'argument incontournable : le licenciement en cas de refus. Cela limitait singulièrement les options.

Elle n'allait pas le regretter, avait clamé son patron. Il est vrai que si elle menait son reportage à terme, il assurerait une vente colossale. Depuis que le roman de cet Irlandais était paru, les lecteurs s'étaient pris d'amour pour les histoires sortant de l'ordinaire. Comment s'appelait-il déjà ? Bram quelque chose. Elle réfléchit quelques instant avant de mettre le doigt dessus : Stoker ! Son livre, Dracula, se vendait comme des petits pains. Les histoires d'un comte vampire dans les Carpates... Elle avait lu le roman et en était ressortie mitigée. L'homme avait de l'imagination, c'était certain, mais elle avait été déçue par le côté trop peu romantique à son goût. Cathy n'ignorait pas le paradoxe qui était le sien. Elle aimait les récits d'amour mais travaillait pour un magazine faisant son chiffre d'affaire sur le sordide et le malheur.

Alors l'histoire d'un petit village perdu de Roumanie victime d'une vague de disparitions que d'aucun mettaient sur le compte d'une créature de la nuit, le parallélisme était vite fait.

— Succès assuré ! avait clamé le rédacteur en agitant son gros ventre dépassant de sa chemise tel un bol de gelée.

Et, double victoire pour lui, il ne prenait aucun risque. Elle revenait avec le reportage ? Succès assuré ! Elle disparaissait ? Succès assuré également ! Un de ses collègues retranscrivait les conditions de sa disparition avec tout le caractère mélodramatique nécessaire.

Soudain, un écart plus violent que les autres l'envoya valdinguer contre la paroi. Elle hurla de douleur lorsque son crâne heurta le bois mais n'eut pas le temps d'invectiver le cocher. Le hurlement que poussa l'homme, les hennissements apeurés des chevaux et l'embarquée brutale de la diligence lorsqu'elle se retourna eurent raison de sa conscience.

Lorsqu'elle reprit connaissance, sa vision était embrumée par la douleur. Elle plissa les paupières et avisa la porte de la diligence. Le véhicule avait basculé sur le côté et la porte était renfoncée. Elle s'y agrippa afin d'essayer de l'ouvrir vers l'intérieur de l'habitacle mais déclara rapidement forfait. Elle s'arc-bouta alors et, trois grands coups de pieds plus tard, la portière céda dans un grand craquement de bois. Elle s'extirpa tant bien que mal de sa prison et inspira une grande bouffée d'air. Une odeur désagréable lui titilla les narines. Aigre et métallique, elle lui donna des haut-le-cœur. Elle regarda autour d'elle mais, à part la forme floue des arbres, elle ne parvenait pas à percer le voile laiteux qui obscurcissait sa vision. Elle resta quelques secondes dans la même position, se forçant à inspirer et expirer profondément. Elle ne devait pas céder à la panique. D'après ce qu'elle pouvait en juger, la nuit était tombée. La lune pleine éclairait cependant les lieux de manière suffisante. Après quelques infructueuses tentatives pour éclaircir sa vision, elle put distinguer son environnement avec succès. Le spectacle qui s'offrait à ses yeux lui arracha un cri de frayeur qu'elle reprima rapidement en plaquant sa main sur sa bouche. Ils n'avaient pas eu un accident ! Ils avaient été attaqués ! Le chauffeur gisait sur le bas-côté, la gorge ouverte et partiellement démembré ! Les chevaux étaient également morts, éviscérés. De leur abdomen ouvert saillaient encore quelques viscères sanguinolents. Le flot de bile jaillit alors d'entre les lèvres de Cathy sans qu'elle puisse l'en empêcher. Ne pas crier ! Surtout ne pas crier ! C'était la seule pensée qui s'imposait à son esprit. Quels que soient les animaux qui avaient fait ça, ils étaient peut-être encore dans les parages ! Elle avait entendu dire que ces bois regorgeaient de loups. C'étaient certainement leur œuvre. Tout comme il ne faisait aucun doute qu'elle ne devait sa survie qu'à sa prison de bois. Grâce à la carcasse de la diligence, les fauves n'avaient pu l'atteindre. Pour se rassurer tant bien que mal, elle se dit qu'elle avait eu de la chance dans son malheur. La peur revint à la charge en lui rappelant qu'elle avait fait éclater à coups de pied la porte de son abri.

Elle porta le regard sur le château. Il ne semblait pas si éloigné que cela. Un kilomètre, tout au plus. Oui, mais une telle distance, dans ces bois, de nuit qui plus est... cela s'apparentait à un suicide. Cathy était partagée entre deux sentiments : celui de se remettre à l'abri de la diligence et d'en interdire du mieux possible l'accès jusqu'au



lever du jour et celui, plus téméraire, de courir éperdument vers le château. Elle opta pour la seconde solution. Passer les heures qu'il restait à la nuit en compagnies des cadavres ne l'inspirait pas. Elle déchira le bas de sa robe afin d'éponger le sang qui avait séché autour de la vilaine plaie qui lui entaillait de front et se mit en route. Elle ne perdit pas de temps à rassembler quelques affaires. Elle reviendrait les chercher le lendemain si, toutefois, cela était faisable.

Elle avança le plus silencieusement possible mais, après avoir à peine parcouru quelques mètres, elle éprouva la désagréable sensation d'être suivie, observée. Elle regarda régulièrement derrière elle mais il n'y avait rien. Pas le moindre mouvement. Pas même un souffle de vent pour faire bouger les feuilles. C'était comme si la nature entière suspendait son souffle en observant la scène. Elle accéléra alors le pas. Faisant fi de toute discrétion, elle fuyait pour sa survie. Il jaillit devant elle au détour d'un virage. Dissimulé derrière un imposant tronc d'arbre, il semblait attendre sa venue. Massif, bien plus grand que ceux qu'elle avait vu en illustration, le loup fit un pas vers elle. Il ne grognait pas, ne retroussait pas les babines. Cependant, bien que son attitude ne fut pas menaçante, son regard perçant lui glaça le sang jusqu'à l'os.

Lorsqu'elle amorça un geste de recul dicté par son instinct de conservation, le loup sauta sur elle dans un silence total. Avant que sa tête n'heurte durement le sol, Cathy eut juste le temps de recommander, le temps d'une pensée, son âme à Dieu.

— Mademoiselle ! Vous m'entendez, mademoiselle !

Cathy leva les paupières et sursauta en apercevant un visage à peine à quelques centimètres du sien. Elle se redressa brusquement tout en gémissant sous la douleur qui lui vrillait le crâne.

— Où... où suis-je ? demanda-t-elle. Et qui êtes-vous ?

L'homme referma le flacon de sels qu'il lui avait passé sous les narines afin de lui faire reprendre connaissance avant de répondre.

— Vous êtes chez moi. Dans mon château.

— Dans votre... balbutia Cathy. Alors vous êtes...

— Comte Vladimir Sepet, pour vous servir, gente dame, dit l'homme en s'inclinant respectueusement devant elle.

— Comment... enfin je veux dire...

— Comment êtes-vous arrivée ici ? C'est bien cela l'objet de votre question ?

Cathy acquiesça d'un hochement de tête.

— Je faisais un tour sur les remparts comme j'en ai l'habitude à chaque pleine lune. J'ai alors vu au loin votre diligence attaquée par des loups. La région en regorge et vous y aventurer comme vous l'avez fait n'est pas très prudent. Toujours est-il que lorsque j'ai vu que votre convoi avait des ennuis, je me suis porté à votre secours. Et grand bien m'en pris car, sans mon intervention...

L'homme laissa sa phrase en suspend. Il n'avait d'ailleurs aucune raison de la terminer. Cathy se souvenait parfaitement du loup qui bondissait sur elle. Elle était même certaine de garder cette image jusqu'à son dernier souffle.

— Mais je manque à toutes mes obligations ! lança théâtralement le Comte. Désirez-vous vous restaurer ?

Cathy secoua sa longue chevelure ébène en signe de dénégation.

— Je ne pourrais rien avaler. Tous ces cadavres...

— Chassez cette pensée de votre esprit ! Je vous promet que votre malheureux cocher aura droit à une sépulture décente. D'ailleurs, mon domestique est parti peu avant que vous ne repreniez connaissance avertir sa famille du malheur qui les frappe.



— Vous avez envoyé quelqu'un prévenir ses proches ?

— Comme je vous le dis.

— De nuit ?

— Cela n'est pas un problème pour qui connaît la région, éluda le Comte.

Cathy n'insista pas plus avant mais trouva cela étrange. Elle rougit ensuite de ses soupçons. Après tout, cet homme ne venait-il pas de lui sauver la vie ?

— Je désirerai juste me reposer, si vous n'y voyez pas d'objection, déclara-t-elle.

— Bien sûr que non ! Boris a préparé une chambre spécialement à votre attention !

— Boris ?

— Mon domestique, sourit le Comte. Il a fait le nécessaire avant de partir pour le village. Nous n'allions quand même pas vous remettre dehors après vous avoir sauvée, rit le Comte.

Bien qu'elle ne voyait pas ce qu'il put y avoir d'amusant dans cette évocation, Cathy se força à sourire poliment.

— Mais vous êtes exténuée, très chère, dit l'hôte en lui tendant le bras pour qu'elle s'y appuie. Laissez-moi vous montrer vos appartements. Faites comme chez vous ! Nous avons si peu de visite qu'une présence féminine en ces murs ne peut que les égayer.

Une fois encore, une alarme se déclencha dans un coin de l'esprit de Cathy. Elle mit cependant cela sur le compte de la fatigue et croisa son bras autour de celui qui lui était tendu. Le Comte la guida à travers le château, lui décrivant au passage certaines tapisseries mettant en valeur les exploits familiaux qui se trouvaient sur le chemin. Un gigantesque escalier de pierre en colimaçon les mena à l'étage et, parvenus au bout d'un long couloir aux murs nus, le Comte s'arrêta devant une porte robuste.

— Voici votre chambre, s'exclama-t-il avec emphase. La pièce d'eau se trouve juste à côté et un bain chaud a été préparé à votre intention. Si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas à agiter la clochette qui se trouve à côté de votre lit. Je ne peux que vous déconseiller de vous aventurer seule dans le château la nuit. Les zones d'ombre sont nombreuses et les escaliers trompeurs. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive malheur.

Peu rassurée par ces mots, Cathy remercia le Comte pour son hospitalité et referma le battant sur un dernier sourire. Adossée au chambranle, elle attendit d'entendre le pas s'éloigner. Les minutes s'égrenèrent mais tout laissait à penser que le Comte n'avait pas bougé d'un iota. Elle ouvrit doucement la porte mais il n'y avait plus personne. Le couloir était désert. Pourtant, elle était certaine qu'il était impossible de s'éloigner aussi silencieusement tant l'endroit résonnait. Et, à bien y penser, elle n'avait entendu que l'écho de ses propres pas à l'aller.

Elle se morigéna contre son imagination débordante. Elle était exténuée, apeurée, seule dans un lieu étranger. Tout était réuni pour permettre à son esprit de battre la campagne.

Et pourtant ! ne put-elle s'empêcher de penser.

Elle se détourna de la porte et balaya la pièce du regard. L'endroit était austère mais tout le confort nécessaire l'attendait. Un grand lit à baldaquin fraîchement refait surmontée d'une immense tapisserie avec les armoiries de la famille Sepet, un feu brûlant dans l'âtre... Comble de l'attention, une chemise de nuit en soie l'attendait, soigneusement étendue sur les draps. Elle ôta sans tarder ses vêtements déchirés et se glissa dans le bain. Plongée jusqu'au cou dans la baignoire, elle sentit son moral revenir en même temps que la saleté quittait son corps. Elle nettoya consciencieusement ses écorchures et soupira d'aise. Elle posa la tête sur le rebord et ferma les yeux quelques secondes, savourant ce moment de quiétude. Elle sortit ensuite de l'eau et frissonna de plaisir en enfilant sa robe de chambre. Le contact de la soie sur sa peau nue était un véritable délice. Jamais auparavant elle n'avait été habituée à un tel luxe. Cette avalanche de sensations plaisantes la fit culpabiliser sur ses doutes à l'égard du Comte. Elle se glissa sous les draps en soupirant d'aise et se tourna sur le flanc droit. Les crépitements du feu lui semblaient une douce musique et cette berceuse infernale ne tarda pas à la faire sombrer dans un sommeil profond.



Allongée sur le dos, Cathy regardait le plafond. Le silence était total dans la chambre obscure. Seul un rayon de lune traversant la fenêtre éclairait le parquet massif. Un craquement sur le côté droit attira son attention. Elle tourna la tête mais ne distingua rien. Le bruit provenait d'un coin d'obscurité près de la porte. Ce n'était pas cette dernière qui avait pivoté sur ses gonds car le battant était toujours clos. Le son se répéta. Cathy cherchait en vain à l'identifier. Ce n'était pas le bois qui gémissait sous un pas, de cela elle était sûre. Nouveau craquement. Une image s'imposa à son esprit, provenant de son enfance. Le bruit que faisaient les ongles de son chien lorsqu'il la rejoignait dans le lit alors qu'elle n'était que petite fille. Une présence rassurante au creux de la nuit. Nouveau bruit. Accompagné d'une lueur, cette fois. Les ténèbres furent percées par deux feux jaune. Des yeux ! Luisant d'un éclat infernal, ils approchaient d'elle. L'animal fut alors éclairé par la lueur de la lune. Cathy poussa un cri d'effroi en le découvrant. Ce n'était pas un vieux chien amical qui avait fait irruption dans sa chambre ! C'était un loup ! Le même, aurait-elle juré, que celui qui les avait attaqué dans la diligence ! Elle essaya de se redresser pour fuir mais fut incapable d'esquisser le moindre geste. Elle était tétanisée. Même pousser un cri était au-dessus de ses forces. Elle ne put que contempler, immobile et impuissante, l'animal mettre les deux pattes avant au pied du lit. Il s'arrêta quelques secondes et l'observa. Le regard de l'animal avait quelque chose de dérangeant. Quelque chose d'humain. D'un mouvement souple, il bondit entièrement sur la couche sans cesser de la fixer. A ce moment, même si elle l'aurait voulu, Cathy n'aurait pas osé faire le moindre mouvement de peur de se faire mettre en pièce. L'animal plongeait la tête sous sa robe de nuit. De surprise, Cathy écarquilla les yeux. Ses paupières se plissèrent ensuite sous l'effet du plaisir. Le fauve lapait son sexe comme l'aurait fait un amant attentionné bien qu'ardent. Une caresse bucco-génitale aux sensations fulgurantes. Cathy soupira de plaisir.

Lorsqu'elle se redressa vivement, son cri résonnait encore dans la pièce. Un cauchemar ! Ce n'était qu'un rêve ! La culpabilité la tarauda immédiatement. Jamais auparavant elle n'avait fait de songe aussi érotique ni aussi... malsain. La raison lui dictait que c'était peut-être son célibat qui lui pesait, conjugué au romantisme mystérieux des lieux et aux événements de cette journée. Cela plus le fait que, elle devait bien se l'avouer, le Comte était plutôt bel homme. Elle rougit à cette pensée. Elle, Cathy Hepburn, à l'esprit froid et cartésien, aux parents tellement croyants que la chair même était un péché grave, s'adonnait à des pratiques coupables au creux de ses rêvasseries.

Elle chassa tant bien que mal ce reliquat onirique émoustillant et se leva. Elle n'arriverait plus à trouver le sommeil. Elle se dirigea vers le miroir sur pied à l'autre bout de la chambre et s'y mira. Elle refit ses cheveux, les lissant soigneusement lorsque son regard fut attiré par le reflet de la tapisserie. Les armoiries familiales se dévoilaient sous un angle nouveau. L'image réfléchie ne mentait pas. Elle relut le nom à deux reprises avant de tressaillir. SEPET – TEPES. La relation était incroyable. Elle s'en voulait de ne pas avoir fait plus tôt le rapprochement. Une telle coïncidence était-elle possible ? Vladimir Semet. Vlad Tepes. L'empaleur. Celui-là même qui avait inspiré le Dracula de Bram Stoker, le roman qui était à l'origine de son reportage !

Mais Cathy n'eut pas le loisir de s'adonner plus avant à la contemplation. Un gémissement faible mais parfaitement audible dans le silence sépulcral qui enveloppait le château monta jusqu'à sa chambre. Son premier réflexe fut de saisir ses vêtements abandonnés négligemment au pied du lit pour les enfiler. Mais elle stoppa net son geste. Où comptait-elle aller comme ça ? En admettant qu'elle trouve la sortie du château par ses propres moyens, à quoi lui servirait de se réfugier dans la forêt où l'attendait une mort quasi certaine ?

Son âme de journaliste prit le dessus sur sa peur et elle décida de voir par elle-même ce qui se passait. Elle n'était pas inconsciente. Elle se doutait bien que passer outre les recommandations du maître des lieux risquait fort d'engendrer son courroux mais, après tout, n'était-elle pas venue ici-même pour cela ? Savoir ce qui se passait exactement en cette région sauvage d'Europe ?

Elle décida de conserver sa robe de nuit sur le dos. Si jamais le Comte la surprenait à se balader dans une telle tenue, elle lui mentirait en prétextant qu'elle avait été tenaillée par la faim. Satisfaite de son excuse toute préparée, elle attrapa le candélabre posé sur la cheminée et alluma les bougies à l'aide des flammes du feu qui se mourait lentement. De la sorte, cela lui faisait une réponse toute faite aux questions de sécurité que le Comte avait soulevées. Sans compter que le massif chandelier d'argent ferait une arme de fortune tout-à-fait honorable.



Un nouveau gémissement la décida à ouvrir la porte de sa chambre. Elle progressa prudemment dans le couloir désert et plongé dans une semi-pénombre. Les escaliers descendaient devant elle, s'enfonçant dans le puits de ténèbres menant au rez-de-chaussée. Elle inspira profondément pour se donner du courage et descendit les marches une par une. Elle craignait à tout instant d'être surprise. Mais, en dehors des langoureux gémissements répétés, le silence régnait en maître.

Les flammes du chandelier lui renvoyaient son ombre déformée, monstrueuse. Elle paraissait sautiller, pleine d'une joie perverse, devant elle.

Lorsque son pied se posa sur la dernière marche, Cathy s'immobilisa. Dans quelle direction devait-elle aller ? Comme pour lui indiquer la voie à suivre, une nouvelle lamentation s'éleva. Elle avança à pas de loup, se laissant guider par la voix qui, il n'y avait aucun doute, était féminine.

Le Comte avait-il une amoureuse ? A cette pensée, Cathy ne put réprimer un petit pincement au cœur, bien vite balayé par la honte. Que lui arrivait-il ? Jamais un homme auparavant ne lui avait fait un tel effet ! Peut-être parce qu'elle n'avait jamais pris la peine de s'y intéresser, bien trop concentrée sur sa réussite et sur le fait de rester chaste jusqu'au mariage avec l'élu de son cœur ? Elu qu'elle n'avait toujours pas trouvé d'ailleurs.

Elle s'efforça de ne pas se laisser distraire par ses pensées et suivit le nouveau gémissement. Elle ne tarda pas à trouver d'où il provenait. Juste de derrière cette massive porte en chêne devant laquelle elle se tenait maintenant. Elle posa la main sur la poignée et s'immobilisa. Que s'apprêtait-elle à faire ? Elle n'allait quand même pas s'immiscer aussi grossièrement dans la vie du Comte ! Et que lui dirait-elle si elle le surprenait en pleine galéjade avec une jeune fille des environs ? Qu'elle cherchait les cuisines afin de se sustenter ? D'un coup, son excuse lui parut vraiment vaseuse.

Au gémissement suivant, sa curiosité l'emporta sur son bon sens et elle poussa la porte. Un peu soulagée, elle constata qu'il ne s'agissait en rien d'une chambre à coucher. La pièce était immense et paraissait déserte. La frayeur supplanta le soulagement. L'obscurité y était telle que la flamme des bougies la perçait difficilement. Elle ravala de justesse l'envie stupide de demander s'il y avait quelqu'un.

Une nouvelle lamentation extatique vint lui caresser les oreilles. Oubliant sa peur, elle s'avança jusqu'à une autre porte, plus petite. La pièce était divisée en deux. La seconde partie était plus petite et Cathy poussa un cri d'horreur devant le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

À l'aide d'une chaîne métallique, les corps de sept jeunes femmes étaient suspendus par les pieds au plafond. Malgré elle, Cathy ne pouvait détacher son regard des entailles sanguinolentes qui lézardaient les chairs. Le gémissement provenait d'une de ces malheureuses. Les autres donnaient l'impression d'être mortes. Leurs plaies avaient séché, leurs bras ballottaient mollement dans le vide mais le pire était leurs yeux révulsés au milieu du visage déformé par un mélange de terreur et d'extase.

— Aidez-moi, je vous en supplie, larmoya la survivante. Détachez-moi...

Cathy chercha désespérément un outil capable de briser les entraves de la malheureuse. En vain. Elle s'approcha d'elle et lui attrapa la main en un geste rassurant. Elle n'arriverait jamais à la libérer sans aide. Le plus avisé était de se rendre au village le plus proche afin d'y quérir de l'aide. Et tout cela à l'insu du Comte. Au creux de sa terreur, elle ne put s'empêcher à la satisfaction qui emplirait sans coup férir son rédacteur en chef. Elle le tenait son sujet ! Les rumeurs disaient vrai ! Et, si le Comte n'était pas un vampire de littérature, il était tout au moins un sadique de la pire espèce !

— Je vais revenir, lui promit Cathy en lâchant la main de l'infortunée.

Elle tourna les talons et se figea sur place. Assis dans l'embrasure de la porte se tenait un loup. Le même que celui de la forêt ! L'exacte réplique de celui de son cauchemar ! Assis, il dévisageait la scène avec un intérêt évident. L'espace d'un instant, Cathy eut même la sensation qu'il avait retroussé les babines en un sourire démonique.

— Sauvez-vous... balbutia la fille derrière elle.



Cathy se retourna une fraction de seconde et, lorsqu'elle reporta son attention sur l'endroit où se tenait le canidé, il n'était plus là. A sa place se dressait le Comte. Un rictus mauvais déformait son visage.

— Je vous avais prévenue, chère amie, dit-il d'un ton mielleux. Il est dangereux de vous aventurer dans ce château durant la nuit.

Cathy ne répondit pas. Elle visualisait mentalement sa fuite. Alors qu'elle allait s'élancer, elle fut incapable de bouger.

— Vous n'irez nulle part, dit le Comte d'une voix ayant perdu toute trace d'amabilité. Je n'aime pas les petites fouineuses. Mais c'est ce que vous vouliez n'est-ce pas ?

— De quoi parlez-vous ?

— Vous êtes journaliste, non ? s'amusa sournoisement le Comte. Et vous avez été envoyée pour savoir si, par chance pour le tirage de votre hebdomadaire, je suis un vampire.

Cathy allait protester lorsque le Comte leva la main pour lui imposer le silence.

— Ne niez pas, c'est inutile. Vous avez posé des questions aux villageois et cela m'a été rapporté. De plus, je lis parfaitement dans votre esprit que vous connaissez l'origine de ma famille grâce au reflet d'un miroir.

Il sourit, avant d'ajouter :

— Pour votre plus grand malheur, je suis effectivement une créature de la nuit comme vous dites si bien. Mais je ne comptais pas vous laisser arriver jusqu'à moi. Je vous réservais le même sort qu'à votre cocher et vos montures. Et puis, au dernier moment, j'ai changé d'avis. J'ai décidé d'attendre et de vous accueillir en mes murs.

— Vous avez dressé des loups à tuer ! s'exclama Cathy.

Malgré sa frayeur, elle était désireuse de connaître le fin mot de l'histoire. L'éclat de rire du Comte la prit au dépourvu.

— Dresser des loup ! s'esclaffait-il. L'amusante idée ! Mais non, très chère amie, vous faites fausse route. Je suis le loup !

Et, sous les yeux médusés de sa proie, il se transforma en fauve avant de reprendre immédiatement forme humaine.

— Mais pourquoi ? réussit à murmurer Cathy qui se sentait à deux doigts de perdre la raison. Pourquoi m'avez-vous épargnée ?

— Pas épargnée ! s'exclama le Comte. Retardé votre mort serait plus exacte. La faute en est à ce parfum enivrant !

— Je ne mets aucun parfum, s'étonna Cathy.

— Je ne parle pas de celui-là. Je parle de la délicieuse fragrance de vos menstruations. A ce propos, votre rêve était-il agréable ?

Une perversité absolue se lisait maintenant sur le visage de l'homme. Elle venait de comprendre que son rêve tenait plus de l'état second que de l'expérience onirique.

— Vous avez aimé, ne le niez pas, s'amusa encore le Comte. Mais il est temps maintenant de passer aux choses sérieuses.

Toujours en maintenant Cathy dans un état de paralysie, le Comte s'éleva en l'air. Il sortit une clé de sa poche et détacha la victime la plus proche. Le corps s'écrasa mollement aux pieds de Cathy qui hurla. Elle venait de comprendre que tel allait être son sort. Elle n'était plus maître ni de sa volonté ni de ses mouvements. Par Dieu seul sait quel maléfice, cette créature de l'enfer contrôlait ses actes.



Le Comte attachait les chevilles de Cathy avant de la tirer sans ménagement. La chaîne coulissait dans un gigantesque anneau fixé à la voûte et la malheureuse bascula en avant. Elle se retrouva rapidement dans la même position inconfortable que les autres jeunes filles. Il se dirigea au fond de la pièce et revint avec une lame de rasoir.

C'est donc cela les entailles sur ces pauvres filles ! songea avec horreur Cathy.

— À votre tour, très chère. Vous allez goûter au même supplice. Soyez heureuse car vous allez avoir la réponse à toutes vos questions. Nous allons passer un peu de temps ensemble.

Lorsque le Comte lui entailla le sein gauche et posa ses lèvres sur la blessure afin de s'abreuver de son sang, Cathy gémit d'une souffrance teintée de plaisir.

Sa lamentation, comme tant d'autres auparavant, s'éleva à travers les murs du château.







S T E I N



On va ENFIN pouvoir parler métal, (bon, pas que, mais quand même), avec un vrai, un dur, le Philippe Manoeuvre de l'underground suédois, le Laurent Boyer des coreux de tout poil, j'ai nommé Olivier Badin! Chroniqueur free-lance, on a pu le lire dans feu Hard'n Heavy, Hard Rock Mag, Rock Hard, Hard Hard, et j'en passe. On peut aussi l'apercevoir dans les reportages sur le Hellfest diffusés par Arte. Une sommité!

Stein : Olivier bonjour, alors tout d'abord pourquoi "Maître Zoltar" ? (ou alors c'est un secret ?)

Olivier Badin : Ce n'est pas un secret, en tous cas cela ne mérite pas vraiment de le rester... Comme beaucoup de gens de ma génération, j'ai fait mes premières armes dans le fanzinat mais aussi dans la radio associative. À l'âge de dix-huit ans, j'intègre l'équipe de l'émission de d'jeunes de RADIO CLAPAS, à Montpellier. Tous les animateurs s'appellent alors Matthieu, Antoine, Paul etc. et je me dis que me dégouter un pseudonyme me permettrait de sortir (un peu) de la masse, si possible un truc bien ronflant et bizarre, histoire qu'on s'en souvienne. Il existait alors déjà une super émission de hard rock, sobrement titrée 'Disharmonic Orchestra'. En plus de la musique, pour des raisons que j'ai oubliées, ses deux animateurs s'amusaient à diffuser des dialogues de vieux mangas, pour le fun. Je leur parle spontanément de cette recherche en patronyme et ce sont alors eux qui suggèrent Zoltar, le méchant du vieux dessin animé La Bataille des Planètes, sous prétexte qu'avec sa peau et sa cape noire, il faisait, je cite « très black-metal ». Et vu que j'étais le seul alors à la station à écouter ce style, il paraît que cela me collait donc parfaitement. Moralité, plus de vingt ans après, cela tient toujours ! Quant au maître, il a été rajouté après par certains de mes collègues. On va dire que c'est l'un des rares privilèges de mon grand âge...

Stein : Comment est venue cette vocation journalistique et qu'en pensent vos parents, de cette musique



satanique ?

OB : Cette vocation n'est pas venue, elle s'est imposée. J'étais trop fan, trop dans tous mes états lorsque j'écoutais tous ces disques et je n'arrivais pas à rester sans rien faire. Il FALLAIT absolument que j'y participe d'une façon ou d'une autre. Et vu que je me suis rendu compte très tôt que j'étais un piètre musicien et un exécrationnable organisateur de concerts, inconsciemment, je me suis tourné alors vers le côté journalistique. Quant à mes parents, encore aujourd'hui ils se demandent ce qu'ils ont fait au bon dieu pour mériter tout ça et ils ne comprennent toujours pas ma passion pour tout ce boucan...

Stein : Votre premier émoi musical ? Celui qui vous a donné l'envie de vous jeter à corps perdu dans ce monde de Sex, Drug & Rock'n Roll ? (quoiqu'une récente étude ait démontré que les fans de métal étaient généralement des personnes plutôt douces et cultivées)

OB : Quitte à t'étonner, je te dirais le film Retour Vers le Futur, vu au ciné à sa sortie. Entre Michaël J. Fox qui glisse une cassette de VAN HALEN dans son walkman – juste le temps pour le spectateur d'entendre pendant quelque secondes un vibrato hystérique – et la scène finale où il finit par faire du tapping à genoux sur scène en reprenant « Johnny B. Good » de Chuck Berry, j'ai été transfiguré. Quelqu'un de mieux renseigné m'avait dit, « on appelle ça du hard rock mon garçon ». Quelques temps plus tard, je prenais mon courage à deux mains et osait entrer dans un magasin de disques (pour ceux qui se souviennent ce que c'est) pour acheter ma première K7. Quelques années plus tard, la découverte de Master of Puppets de METALLICA par un copain de classe qui voulait absolument me pervertir puis la réception d'une copie K7 des deux premiers MORBID ANGEL le jour de mon brevet des collègues m'ont achevé.





Stein : Entre nous... ça gagne ? Et avec les filles ? (smiley égrillard au clin d'oeil complice)

OB : Oh que non ! Ni le journalisme, ni le metal. Au contraire ! La preuve, j'ai fini par épouser une belle dame pour laquelle GUNS N'ROSES est le groupe le plus extrême qu'elle puisse tolérer. Et encore...

Stein : Tous ces concerts, ces groupes interviewés, ces festivals, ce n'est pas éreintant ? Entre les différents festivals, il vous arrive parfois de devoir choisir lequel couvrir ? Le Hellfest, les croisières métal (70,000 Tons Of Metal, Barge To Hell, Full Metal Cruise en Europe...), le Wacken, Rock am Ring, le Sylak Open Air (Il faut y aller !!), Rock in Rio, Reading, ... Peut-être un festival en particulier auquel vous n'êtes jamais allé, à regret ?

OB : Ereintant ? Pas vraiment. Cher ? Oui. Car contrairement à ce que l'on pourrait croire, à part la place en elle-même – et encore, cela m'est arrivé de chroniquer des concerts ou des festivals où j'avais payé ma place comme tout le monde – tout est à nos frais. Comme tout festivalier digne de ce nom en fait... En gros, un week-end style le HELLFEST, je dois prendre au moins quatre jours en sachant que je vais dépenser, environ, 300/400 euros. Donc par définition, je limite le nombre de fests que je fais par an avant tout pour une histoire d'argent et de temps. Je suis papa depuis peu et même si j'ai eu l'énorme chance pendant quelques années au tout début des années 2000 de vivre de mon écriture, aujourd'hui j'ai un vrai boulot comme tout le monde (je fais du journalisme 'sérieux' à France Télévisions) et un nombre limité de vacances, là encore comme tout le monde.

Après, je suis du genre fidèle. Je vais au HELLFEST chaque année depuis avant même que cela ne s'appelle tel quel, je me suis rendu au ROADBURN religieusement cinq ans d'affilée jusqu'à mes nouvelles responsabilités et des affiches un chouia moins excitantes m'en dissuadent... Aujourd'hui, j'aurais tendance à favoriser les petits trucs ou alors les fest très spécialisés qui me permettent de voir des choses que je ne peux voir nulle part ailleurs. D'ailleurs je ne me remettrais jamais d'avoir raté le KILLTOWN DEATHFEST (et pourtant, j'en ai des occasions d'y aller !). Sinon, le cadre joue beaucoup : je conseille à vos lecteurs le festival islandais EISTNAFLUG. Certes, il faut y aller et donc se taper deux avions car cela se passe de l'autre côté de l'île par rapport à la capitale Reykjavik. Mais en dehors du fait que l'on peut y voir les trois quarts de la scène nationale chaque année et que les Islandais sont les gens les plus gentils du monde, tout cela se passe dans une petite ville juste devant un fjord. Et vu qu'on est en juillet, on a alors droit au soleil quasiment 24h sur 24 !





EISHNATZUG
JULY 8.-11. | 2015 | NESKAUPSTAÐUR | ICELAND

CARCASS Behemoth Enslaved
TUNEBROT **GODFLESH**

AGENT FRESCO | ALCHEMIA | AUÐN | BRAIN POLICE | BRIM | BÖRN
CONAN | DIMMA | DYS | GRÍSAAPPALÍSA | HAM | ICARUS | IN SOLITUDE
INQUISITION | KONTINUUM | LIGHTS ON THE HIGHWAY | LLNN
LVCIFYRE | MISPYRMING | MOMENTUM | MUCK | ROTTING CHRIST
SAKTMÓÐIGUR | SEVERED | SINMARA | SKÁLMÖLD | SÓLSTAFIR | VAMPIRE
THE VINTAGE CARAVAN | DJ TÖFRI & FM BELFAST

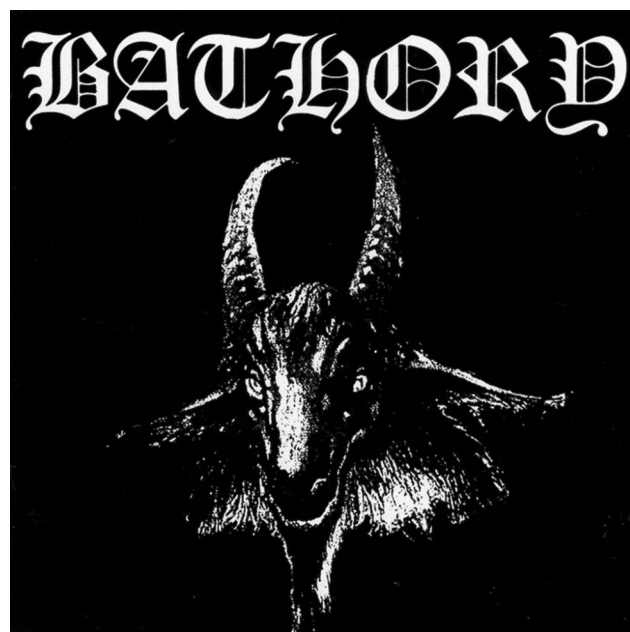
2015

Stein : Votre genre de prédilection ? Plutôt death ? Plutôt black ? Plutôt NYC Post-Hardcore ? Plutôt mal habillé ?

OB : Je reste un gros fan de death avant tout (surpris ?) mais plus les années passent et plus je reviens sur les vieux classiques. Là, cela fait quelques temps que je complète ma collection NWOBHM et nom de Zeus, des machins comme TRESPASS ou BLITZKRIEG mériteraient tellement mieux que la relative obscurité dans laquelle ils végètent. SATAN n'a-t-il d'ailleurs pas sorti l'un des meilleurs albums de heavy des années 2000 il y a deux ans ? Sinon, le doom traditionnel garde aussi une place spéciale dans mon cœur, même si je déplore de voir le genre quelque peu stagner. En même temps, comment réussir à



faire mieux que Die Healing de SAINT VITUS ou le premier REVEREND BIZARRE ? Non, on ne peut pas. Et puis n'oublions pas le thrash tradi, le black de la première moitié des années 90 avec une prédilection pour la scène suédoise... Je continue ou ça suffit?



Stein : En vrac : votre dernière claque, le truc le plus bizarre que vous ayez écouté, le groupe à ne pas voir en concert ? Le groupe le plus difficile à interviewer ? Celui avec lequel vous vous sentez le plus à l'aise ?

OB : Et bien même si actuellement pour des raisons familiales j'ai hélas moins l'occasion d'aller à des concerts qu'à une autre époque, j'ai quand même réussi l'autre jour à aller voir au Divan du Monde les créatures zarbis australiennes connues sous le nom de PORTAL et je n'ai pas été déçu car le spectacle était total ! À l'inverse, l'un des beaux plantages qu'il m'ait été offert de voir fut celui de VON, groupe culte de black californien auteur d'une démo culte au début des années 90 et qui s'est reformé pour un concert à Londres à la demande express de WATAIN. Vénéré par beaucoup grâce à leur style minimaliste et bestial, ils ont ruiné leur réputation en deux minutes en se pointant vêtus de jeans et de t-shirt et surtout visiblement pas prêts du tout. On aurait cru une (mauvaise) répétition. Pathétique. En parlant de WATAIN, leur chanteur est peut-être l'un des types les plus intelligents que j'ai eu la chance de rencontrer dans ce business. Et dans le privé, il est encore plus intéressant car alors pas obligé de rappeler à la petite cour qui l'entoure qu'il est Monsieur WATAIN. Un peu dans le même ordre d'esprit, Tom G. Warrior (CELTIC FROST / TRYPTIKON, NDS) est aussi quelqu'un de fascinant. Sinon, grâce notamment à HARD N'HEAVY, je m'étais fait la spécialité de certains artistes extrêmes. Je pense notamment à Peter Tägtgren que j'ai dû interviewer au bas mot vingt fois. Reste que mon record cela doit être Barney de NAPALM DEATH... En même temps, je leur dois ma passion pour le metal extrême et ce dernier a toujours quelque



chose à dire donc... Sinon les pires interviews sont ceux réalisées avec des musiciens en pilotage automatique – les américains sont très forts pour ça – faisant preuve d'une langue de bois à toute épreuve digne d'un homme politique. Après, certains diraient qu'il faut juste avoir de bonnes questions, c'est tout...



Stein : Pensez-vous que le métal - en général, et les genres plus extrêmes en particulier, n'aient perdu de leur aspect "underground" en se fondant peu à peu dans les réseaux sociaux, tout ce phénomène marketing viral qui fait que n'importe qui peut "liker" un groupe obscur - bien que d'un autre côté cela puisse éventuellement convertir le plus grand nombre. Cela ne risque-t-il pas d'"édulcorer" la symbolique, la subversivité d'un groupe que de se coller aux diktats du business ? (Oui, il y a aussi des questions de fond (autre émoticône amusant))

OB : Bien sûr que je le déplore... Pour les gens de mon âge (allez hop, trois cheveux blanc de plus sur ma tête !), l'un de nos rituels de passages était d'envoyer de l'argent planqué dans une enveloppe à destination d'une obscure VPC étrangère afin d'y commander le disque d'un groupe tout aussi obscur sur la base d'une chronique parue dans un encore plus obscur fanzine. On croisait fort les doigts et avec un peu de chance, le dit disque arrivait chez nous six semaines plus tard. Mais quand il était là, c'était la fête ! Le téléchargement et internet ont détruit à jamais toute cette excitation née de l'attente et des efforts. Aujourd'hui, en deux minutes je peux récupérer la discographie complète d'un artiste pour la stocker sur mon disque dur et ne jamais plus y prêter attention... Après, je ne suis pas stupide non plus, bien sûr que les temps changent et c'est tant mieux. Aujourd'hui, je serais aussi fan mais âgé de quatorze ans, je téléchargerais à gogo ! Après, l'underground est aussi un état d'esprit, une forme de communion et de valeurs qui ne s'apprennent pas. Tu les as ou tu ne les as pas.



Stein : Musique et littérature : vous lisez quoi ? Et, tiens, lisez-vous parfois des chroniques de confrères ?

OB : Comme beaucoup de métallics, grâce à ma musique favorite, j'ai (re)découvert certains auteurs comme HP Lovecraft bien sûr mais aussi Robert E. Howard, le papa de Conan dont la réputation de romancier de gare est hautement injuste. Ce type était la réincarnation d'Edgar Allan Poe et son style racé et très lettré me fascine. Je conseille d'ailleurs à tes lecteurs les récentes nouvelles françaises sorties il y a deux ans... Globalement, j'ai une affection particulière pour la littérature de la fin du XIXème et le début du XXème siècle au style parfois désuet mais si emphatique.

Quant à la seconde partie de ta question, oh que oui ! Je dirais même que je ne lis jamais autant la presse que lorsque je dois écrire un article. Même si mon cœur balance plus du côté de la presse anglo-saxonne, plus opiniâtre et documentée quitte à être parfois rude. Les français ont tellement peur de froisser leur sujet qu'ils ont tendance à s'effacer derrière, ce qui donne trop souvent des articles plats et sans saveur. C'est votre signature en bas de la page alors assumez-le merde !

Stein : Si vous n'aviez pas fait chroniqueur, quel métier vous aurait attiré ?

OB : Celui que je fais ! Même si j'ai eu la grande chance de vivre pendant un temps de ma plume, mon boulot officiel aujourd'hui, c'est journaliste caméraman aux actualités de la région Île-de-France à France 3 car malgré le fait que mon volume d'écriture n'a que faiblement baissé, le peu que cela me rapporte aujourd'hui ne me permet même pas de couvrir mes frais en disques. Car oui, je continue à en acheter beaucoup, trop même selon ma femme... Sinon, grâce à mon métier, je couvre aussi bien la politique que les faits divers ou le sport. Même un peu de musique de temps en temps mais c'est hélas trop rare. Quant au metal... Cela dit, j'ai interviewé SCORPIONS il y a deux ans dans ce cadre-là donc à quand CANNIBAL CORPSE sur France 3 ?

Stein : Pour finir, petit portrait chinois

Si vous étiez une musique ?

OB: Le death justement : tout méchant à l'extérieur et plein de furie mais tout mignon à l'intérieur...

Stein: Un personnage de fiction ?

OB: Dark Vader (ça va les chevilles ?) pour lequel j'ai une fascination depuis toujours. En même temps, je crois que c'est générationnel non ?

Stein: Une figure du XXe siècle ?

OB: Ozzy Osbourne, du moins jusqu'en 1976/77 avant que la drogue et tout le reste prenne le dessus.

Stein: Une bière ?

OB: Boarf, peut-être une Kriek cerise par exemple. Un truc très rafraîchissant mais très rapidement écœurant si on abuse...

Un grand merci à Olivier Badin pour sa franchise et sa disponibilité ! Hail Metal !







THÉOPHILE GAUTIER

LA MORTE AMOUREUSE

Vous me demandez, frère, si j'ai aimé ; oui. C'est une histoire singulière et terrible, et, quoique j'ai soixante-six ans, j'ose à peine remuer la cendre de ce souvenir. Je ne veux rien vous refuser, mais je ne ferais pas à une âme moins éprouvée un pareil récit. Ce sont des événements si étranges, que je ne puis croire qu'ils me soient arrivés. J'ai été pendant plus de trois ans le jouet d'une illusion singulière et diabolique. Moi, pauvre prêtre de campagne, j'ai mené en rêve toutes les nuits (Dieu veuille que ce soit un rêve !) une vie de damné, une vie de mondain et de Sardanapale. Un seul regard trop plein de complaisance jeté sur une femme pensa causer la perte de mon âme ; mais enfin, avec l'aide de Dieu et de mon saint patron, je suis parvenu à chasser l'esprit malin qui s'était emparé de moi. Mon existence s'était compliquée d'une existence nocturne entièrement différente. Le jour, j'étais un prêtre du Seigneur, chaste, occupé de la prière et des choses saintes ; la nuit, dès que j'avais fermé les yeux, je devenais un jeune seigneur, fin connaisseur en femmes, en chiens et en chevaux, jouant aux dés, buvant et blasphémant ; et lorsqu'au lever de l'aube je me réveillais, il me semblait au contraire que je m'endormais et que je rêvais que j'étais prêtre. De cette vie somnambulique il m'est resté des souvenirs d'objets et de mots dont je ne puis pas me défendre, et, quoique je ne sois jamais sorti des murs de mon presbytère, on dirait plutôt, à m'entendre, un homme ayant usé de tout et revenu du monde, qui est entré en religion et qui veut finir dans le sein de Dieu des jours trop agités, qu'un humble séminariste qui a vieilli dans une cure ignorée, au fond d'un bois et sans aucun rapport avec les choses du siècle.

Oui, j'ai aimé comme personne au monde n'a aimé, d'un amour insensé et furieux, si violent que je suis étonné qu'il n'ait pas fait éclater mon cœur. Ah ! quelles nuits ! quelles nuits !

Dès ma plus tendre enfance, je m'étais senti de la vocation pour l'état de prêtre ; aussi toutes mes études furent-elles dirigées dans ce sens-là, et ma vie, jusqu'à vingt-quatre ans, ne fut-elle qu'un long noviciat. Ma théologie achevée, je passai successivement par tous les petits ordres, et mes supérieurs me jugèrent digne, malgré ma grande jeunesse, de franchir le dernier et redoutable degré. Le jour de mon



ordination fut fixé à la semaine de Pâques.

Je n'étais jamais allé dans le monde ; le monde, c'était pour moi l'enclos du collège et du séminaire. Je savais vaguement qu'il y avait quelque chose que l'on appelait femme, mais je n'y arrêtais pas ma pensée ; j'étais d'une innocence parfaite. Je ne voyais ma mère vieille et infirme que deux fois l'an. C'étaient là toutes mes relations avec le dehors.

Je ne regrettais rien, je n'éprouvais pas la moindre hésitation devant cet engagement irrévocable ; j'étais plein de joie et d'impatience. Jamais jeune fiancé n'a compté les heures avec une ardeur plus fiévreuse ; je n'en dormais pas, je rêvais que je disais la messe ; être prêtre, je ne voyais rien de plus beau au monde : j'aurais refusé d'être roi ou poète. Mon ambition ne concevait pas au-delà.

Ce que je dis là est pour vous montrer combien ce qui m'est arrivé ne devait pas m'arriver, et de quelle fascination inexplicable j'ai été la victime.

Le grand jour venu, je marchai à l'église d'un pas si léger, qu'il me semblait que je fusse soutenu en l'air ou que j'eusse des ailes aux épaules. Je me croyais un ange, et je m'étonnais de la physionomie sombre et préoccupée de mes compagnons ; car nous étions plusieurs. J'avais passé la nuit en prières, et j'étais dans un état qui touchait presque à l'extase. L'évêque, vieillard vénérable, me paraissait Dieu le Père penché sur son éternité, et je voyais le ciel à travers les voûtes du temple.

Vous savez les détails de cette cérémonie : la bénédiction, la communion sous les deux espèces, l'onction de la paume des mains avec l'huile des catéchumènes, et enfin le saint sacrifice offert de concert avec l'évêque. Je ne m'appesantirai pas sur cela. Oh ! que Job a raison, et que celui-là est imprudent qui ne conclut pas un pacte avec ses yeux ! Je levai par hasard ma tête, que j'avais jusque-là tenue inclinée, et j'aperçus devant moi, si près que j'aurais pu la toucher, quoique en réalité elle fût à une assez grande distance et de l'autre côté de la balustrade, une jeune femme d'une beauté rare et vêtue avec une magnificence royale. Ce fut comme si des écailles me tombaient des prunelles. J'éprouvai la sensation d'un aveugle qui recouvrerait subitement la vue. L'évêque, si rayonnant tout à l'heure, s'éteignit tout à coup, les cierges pâlirent sur leurs chandeliers d'or comme les étoiles au matin, et il se fit par toute l'église une complète obscurité. La charmante créature se détachait sur ce fond d'ombre comme une révélation angélique ; elle semblait éclairée d'elle-même et donner le jour plutôt que le recevoir.

Je baissai la paupière, bien résolu à ne plus la relever pour me soustraire à l'influence des objets extérieurs ; car la distraction m'envahissait de plus en plus, et je savais à peine ce que je faisais.

Une minute après, je rouvris les yeux, car à travers mes cils je la voyais étincelante des couleurs du prisme, et dans une pénombre pourprée comme lorsqu'on regarde le soleil.

Oh ! comme elle était belle ! Les plus grands peintres, lorsque, poursuivant dans le ciel, la beauté idéale, ils ont rapporté sur la terre le divin portrait de la Madone, n'approchent même pas de cette fabuleuse réalité. Ni les vers du poète ni la palette du peintre n'en peuvent donner une idée. Elle était assez grande, avec une taille et un port de déesse ; ses cheveux, d'un blond doux, se séparaient sur le haut de sa tête et coulaient sur ses tempes comme deux fleuves d'or ; on aurait dit une reine avec son diadème ; son front, d'une blancheur bleuâtre et transparente, s'étendait large et serein sur les arcs de deux cils presque bruns, singularité qui ajoutait encore à l'effet de prunelles vert de mer d'une vivacité et d'un éclat insoutenables. Quels yeux ! avec un éclair ils décidaient de la destinée d'un homme ; ils avaient une vie, une limpidité, une ardeur, une humanité brillante que je n'ai jamais vues à un œil humain ; il s'en



échappait des rayons pareils à des flèches et que je voyais distinctement aboutir à mon cœur. Je ne sais si la flamme qui les illuminait venait du ciel ou de l'enfer, mais à coup sûr elle venait de l'un ou de l'autre. Cette femme était un ange ou un démon, et peut-être tous les deux ; elle ne sortait certainement pas du flanc d'Eve, la mère commune. Des dents du plus bel orient scintillaient dans son rouge sourire, et de petites fossettes se creusaient à chaque inflexion de sa bouche dans le satin rose de ses adorables joues. Pour son nez, il était d'une finesse et d'une fierté toute royale, et décelait la plus noble origine. Des luisants d'agate jouaient sur la peau unie et lustrée de ses épaules à demi découvertes, et des rangs de grosses perles blondes, d'un ton presque semblable à son cou, lui descendaient sur la poitrine. De temps en temps elle redressait sa tête avec un mouvement onduleux de couleuvre ou de paon qui se rengorge, et imprimait un léger frisson à la haute fraise brodée à jour qui l'entourait comme un treillis d'argent.

Elle portait une robe de velours nacarat, et de ses larges manches doublées d'hermine sortaient des mains patriciennes d'une délicatesse infinie, aux doigts longs et potelés, et d'une si idéale transparence qu'ils laissaient passer le jour comme ceux de l'Aurore.

Tous ces détails me sont encore aussi présents que s'ils dataient d'hier, et, quoique je fusse dans un trouble extrême, rien ne m'échappait : la plus légère nuance, le petit point noir au coin du menton, l'imperceptible duvet aux commissures des lèvres, le velouté du front, l'ombre tremblante des cils sur les joues, je saisisais tout avec une lucidité étonnante.

A mesure que je la regardais, je sentais s'ouvrir dans moi des portes qui jusqu'alors avaient été fermées ; des soupiraux obstrués se débouchaient dans tous les sens et laissaient entrevoir des perspectives inconnues ; la vie m'apparaissait sous un aspect tout autre ; je venais de naître à un nouvel ordre d'idées. Une angoisse effroyable me tenaillait le cœur ; chaque minute qui s'écoulait me semblait une seconde et un siècle. La cérémonie avançait cependant, et j'étais emporté bien loin du monde dont mes désirs naissants assiégeaient furieusement l'entrée. Je dis oui cependant, lorsque je voulais dire non, lorsque tout en moi se révoltait et protestait contre la violence que ma langue faisait à mon âme : une force occulte m'arrachait malgré moi les mots du gosier. C'est là peut-être ce qui fait que tant de jeunes filles marchent à l'autel avec la ferme résolution de refuser d'une manière éclatante l'époux qu'on leur impose, et que pas une seule n'exécute son projet. C'est là sans doute ce qui fait que tant de pauvres novices prennent le voile, quoique bien décidées à le déchirer en pièces au moment de prononcer leurs vœux. On n'ose causer un tel scandale devant tout le monde ni tromper l'attente de tant de personnes ; toutes ces volontés, tous ces regards semblent peser sur vous comme une chape de plomb : et puis les mesures sont si bien prises, tout est si bien réglé à l'avance, d'une façon si évidemment irrévocable, que la pensée cède au poids de la chose et s'affaisse complètement.

Le regard de la belle inconnue changeait d'expression selon le progrès de la cérémonie. De tendre et caressant qu'il était d'abord, il prit un air de dédain et de mécontentement comme de ne pas avoir été compris.

Je fis un effort suffisant pour arracher une montagne, pour m'écrier que je ne voulais pas être prêtre ; mais je ne pus en venir à bout ; ma langue resta clouée à mon palais, et il me fut impossible de traduire ma volonté par le plus léger mouvement négatif. J'étais, tout éveillé, dans un état pareil à celui du cauchemar, où l'on veut crier un mot dont votre vie dépend, sans en pouvoir venir à bout.

Elle parut sensible au martyre que j'éprouvais, et, comme pour m'encourager, elle me lança une œillade



pleine de divines promesses. Ses yeux étaient un poème dont chaque regard formait un chant.

Elle me disait :

« Si tu veux être à moi, je te ferai plus heureux que Dieu lui-même dans son paradis ; les anges te jalouseront. Déchire ce funèbre linceul où tu vas t'envelopper ; je suis la beauté, je suis la jeunesse, je suis la vie ; viens à moi, nous serons l'amour. Que pourrait t'offrir Jéhovah pour compensation ? Notre existence coulera comme un rêve et ne sera qu'un baiser éternel.

« Répands le vin de ce calice, et tu es libre. Je t'emmènerai vers les îles inconnues ; tu dormiras sur mon sein, dans un lit d'or massif et sous un pavillon d'argent ; car je t'aime et je veux te prendre à ton Dieu, devant qui tant de nobles cœurs répandent des flots d'amour qui n'arrivent pas jusqu'à lui. »

Il me semblait entendre ces paroles sur un rythme d'une douceur infinie, car son regard avait presque la sonorité, et les phrases que ses yeux m'envoyaient retentissaient au fond de mon cœur comme si une bouche invisible les eût soufflées dans mon âme. Je me sentais prêt à renoncer à Dieu, et cependant mon cœur accomplissait machinalement les formalités de la cérémonie. La belle me jeta un second coup d'œil si suppliant, si désespéré, que des lames acérées me traversèrent le cœur, que je me sentis plus de glaives dans la poitrine que la mère des douleurs.

C'en était fait, j'étais prêtre.

Jamais physionomie humaine ne peignit une angoisse aussi poignante ; la jeune fille qui voit tomber son fiancé mort subitement à côté d'elle, la mère auprès du berceau vide de son enfant, Eve assise sur le seuil de la porte du paradis, l'avare qui trouve une pierre à la place de son trésor, le poète qui a laissé rouler dans le feu le manuscrit unique de son plus bel ouvrage, n'ont point un air plus atterré et plus inconsolable. Le sang abandonna complètement sa charmante figure, et elle devint d'une blancheur de marbre ; ses beaux bras tombèrent le long de son corps, comme si les muscles en avaient été dénoués, et elle s'appuya contre un pilier, car ses jambes fléchissaient et se dérobaient sous elle. Pour moi, livide, le front inondé d'une sueur plus sanglante que celle du Calvaire, je me dirigeai en chancelant vers la porte de l'église ; j'étouffais ; les voûtes s'aplatissaient sur mes épaules, et il me semblait que ma tête soutenait seule tout le poids de la coupole.

Comme j'allais franchir le seuil, une main s'empara brusquement de la mienne ; une main de femme ! Je n'en avais jamais touché. Elle était froide comme la peau d'un serpent, et l'empreinte m'en resta brûlante comme la marque d'un fer rouge. C'était elle. « Malheureux ! malheureux ! qu'as-tu fait ? » me dit-elle à voix basse ; puis elle disparut dans la foule.

Le vieil évêque passa ; il me regarda d'un air sévère. Je faisais la plus étrange contenance du monde ; je pâlais, je rougissais, j'avais des éblouissements. Un de mes camarades eut pitié de moi, il me prit et m'emmena ; j'aurais été incapable de retrouver tout seul le chemin du séminaire. Au détour d'une rue, pendant que le jeune prêtre tournait la tête d'un autre côté, un page nègre, bizarrement vêtu, s'approcha de moi, et me remit, sans s'arrêter dans sa course, un petit portefeuille à coins d'or ciselés, en me faisant signe de le cacher ; je le fis glisser dans ma manche et l'y tins jusqu'à ce que je fusse seul dans ma cellule. Je fis sauter le fermoir, il n'y avait que deux feuilles avec ces mots : « Clarimonde, au palais Concini. » J'étais alors si peu au courant des choses de la vie, que je ne connaissais pas Clarimonde, malgré sa célébrité, et que j'ignorais complètement où était situé le palais Concini. Je fis mille conjectures, plus extravagantes les unes que les autres ; mais à la vérité, pourvu que je pusse la revoir, j'étais fort peu



inquiet de ce qu'elle pouvait être, grande dame ou courtisane.

Cet amour né tout à l'heure s'était indestructiblement enraciné ; je ne songeai même pas à essayer de l'arracher, tant je sentais que c'était là chose impossible. Cette femme s'était complètement emparée de moi, un seul regard avait suffi pour me changer ; elle m'avait soufflé sa volonté ; je ne vivais plus dans moi, mais dans elle et par elle. Je faisais mille extravagances, je baisais sur ma main la place qu'elle avait touchée, et je répétais son nom des heures entières. Je n'avais qu'à fermer les yeux pour la voir aussi distinctement que si elle eût été présente en réalité, et je me redisais ces mots, qu'elle m'avait dits sous le portail de l'église : « Malheureux ! malheureux ! qu'as-tu fait ? » Je comprenais toute l'horreur de ma situation, et les côtés funèbres et terribles de l'état que je venais d'embrasser se révélaient clairement à moi. Etre prêtre ! c'est-à-dire chaste, ne pas aimer, ne distinguer ni le sexe ni l'âge, se détourner de toute beauté, se crever les yeux, ramper sous l'ombre glaciale d'un cloître ou d'une église, ne voir que des mourants, veiller auprès de cadavres inconnus et porter soi-même son deuil sur sa soutane noire, de sorte que l'on peut faire de votre habit un drap pour votre cercueil !

Et je sentais la vie monter en moi comme un lac intérieur qui s'enfle et qui déborde ; mon sang battait avec force dans mes artères ; ma jeunesse, si longtemps comprimée, éclatait tout d'un coup comme l'aloès qui met cent ans à fleurir et qui éclôt avec un coup de tonnerre.

Comment faire pour revoir Clarimonde ? Je n'avais aucun prétexte pour sortir du séminaire, ne connaissant personne de la ville ; je n'y devais même pas rester, et j'y attendais seulement que l'on me désignât la cure que je devais occuper. J'essayai de desceller les barreaux de la fenêtre ; mais elle était à une hauteur effrayante, et n'ayant pas d'échelle, il n'y fallait pas penser. Et d'ailleurs je ne pouvais descendre que de nuit ; et comment me serais-je conduit dans l'inextricable dédale des rues ? Toutes ces difficultés, qui n'eussent rien été pour d'autres, étaient immenses pour moi, pauvre séminariste, amoureux d'hier, sans expérience, sans argent et sans habits.

Ah ! si je n'eusse pas été prêtre, j'aurais pu la voir tous les jours ; j'aurais été son amant, son époux, me disais-je dans mon aveuglement ; au lieu d'être enveloppé dans mon triste suaire, j'aurais des habits de soie et de velours, des chaînes d'or, une épée et des plumes comme les beaux jeunes cavaliers. Mes cheveux, au lieu d'être déshonorés par une large tonsure, se joueraient autour de mon cou en boucles ondoyantes. J'aurais une belle moustache cirée, je serais un vaillant. Mais une heure passée devant un autel, quelques paroles à peine articulées, me retranchaient à tout jamais du nombre des vivants, et j'avais scellé moi-même la pierre de mon tombeau, j'avais poussé de ma main le verrou de ma prison !

Je me mis à la fenêtre. Le ciel était admirablement bleu, les arbres avaient mis leur robe de printemps ; la nature faisait parade d'une joie ironique. La place était pleine de monde ; les uns allaient, les autres venaient ; de jeunes muguetts et de jeunes beautés, couple par couple, se dirigeaient du côté du jardin et des tonnelles. Des compagnons passaient en chantant des refrains à boire ; c'était un mouvement, une vie, un entrain, une gaieté qui faisaient péniblement ressortir mon deuil et ma solitude. Une jeune mère, sur le pas de la porte, jouait avec son enfant ; elle baisait sa petite bouche rose, encore emperlée de gouttes de lait, et lui faisait, en l'agaçant, mille de ces divines puérités que les mères seules savent trouver. Le père, qui se tenait debout à quelque distance, souriait doucement à ce charmant groupe, et ses bras croisés pressaient sa joie sur son cœur. Je ne pus supporter ce spectacle ; je fermai la fenêtre, et je me jetai sur mon lit avec une haine et une jalousie effroyables dans le cœur, mordant mes doigts et ma couverture



comme un tigre à jeun depuis trois jours.

Je ne sais pas combien je restai ainsi ; mais, en me retournant dans un mouvement de spasme furieux, j'aperçus l'abbé Sérapion qui se tenait debout au milieu de la chambre et qui me considérait attentivement. J'eus honte de moi-même, et, laissant tomber ma tête sur ma poitrine, je voilai mes yeux avec mes mains.

« Romuald, mon ami, il se passe quelque chose d'extraordinaire en vous, me dit Sérapion au bout de quelques minutes de silence ; votre conduite est vraiment inexplicable ! Vous, si pieux, si calme et si doux, vous vous agitez dans votre cellule comme une bête fauve. Prenez garde, mon frère, et n'écoutez pas les suggestions du diable ; l'esprit malin, irrité de ce que vous vous êtes à tout jamais consacré au Seigneur, rôde autour de vous comme un loup ravissant et fait un dernier effort pour vous attirer à lui. Au lieu de vous laisser abattre, mon cher Romuald, faites-vous une cuirasse de prières, un bouclier de mortifications, et combattez vaillamment l'ennemi ; vous le vaincrez. L'épreuve est nécessaire à la vertu et l'or sort plus fin de la coupelle. Ne vous effrayez ni ne vous découragez ; les âmes les mieux gardées et les plus afferemies ont eu de ces moments. Priez, jeûnez, méditez, et le mauvais esprit se retirera. »

Le discours de l'abbé Sérapion me fit rentrer en moi-même, et je devins un peu plus calme. « Je venais vous annoncer votre nomination à la cure de C*** ; le prêtre qui la possédait vient de mourir, et monseigneur l'évêque m'a chargé d'aller vous y installer ; soyez prêt pour demain. » Je répondis d'un signe de tête que je le serais, et l'abbé se retira. J'ouvris mon missel, et je commençai à lire des prières ; mais ces lignes se confondirent bientôt sous mes yeux ; le fil des idées s'enchevêtra dans mon cerveau, et le volume me glissa des mains sans que j'y prisse garde.

Partir demain sans l'avoir revue ! ajouter encore une impossibilité à toutes celles qui étaient déjà entre nous ! perdre à tout jamais l'espérance de la rencontrer, à moins d'un miracle ! Lui écrire ? par qui ferais-je parvenir ma lettre ? Avec le sacré caractère dont j'étais revêtu, à qui s'ouvrir, se fier ? J'éprouvais une anxiété terrible. Puis, ce que l'abbé Sérapion m'avait dit des artifices du diable me revenait en mémoire ; l'étrangeté de l'aventure, la beauté surnaturelle de Clarimonde, l'éclat phosphorique de ses yeux, l'impression brûlante de sa main, le trouble où elle m'avait jeté, le changement subit qui s'était opéré en moi, ma piété évanouie en un instant, tout cela prouvait clairement la présence du diable, et cette main satinée n'était peut-être que le gant dont il avait recouvert sa griffe. Ces idées me jetèrent dans une grande frayeur, je ramassai le missel qui de mes genoux était roulé à terre, et je me remis en prières.

Le lendemain, Sérapion me vint prendre ; deux mules nous attendaient à la porte, chargées de nos maigres valises ; il monta l'une et moi l'autre tant bien que mal. Tout en parcourant les rues de la ville, je regardais à toutes les fenêtres et à tous les balcons si je ne verrais pas Clarimonde ; mais il était trop matin, et la ville n'avait pas encore ouvert les yeux. Mon regard tâchait de plonger derrière les stores et à travers les rideaux de tous les palais devant lesquels nous passions. Sérapion attribuait sans doute cette curiosité à l'admiration que me causait la beauté de l'architecture, car il ralentissait le pas de sa monture pour me donner le temps de voir. Enfin nous arrivâmes à la porte de la ville et nous commençâmes à gravir la colline. Quand je fus tout en haut, je me retournai pour regarder une fois encore les lieux où vivait Clarimonde. L'ombre d'un nuage couvrait entièrement la ville ; ses toits bleus et rouges étaient confondus dans une demi-teinte générale, où surnageaient çà et là, comme de blancs flocons d'écume, les



fumées du matin. Par un singulier effet d'optique, se dessinait, blond et doré sous un rayon unique de lumière, un édifice qui surpassait en hauteur les constructions voisines, complètement noyées dans la vapeur ; quoiqu'il fût à plus d'une lieue, il paraissait tout proche. On en distinguait les moindres détails, les tourelles, les plates-formes, les croisées, et jusqu'aux girouettes en queue d'aronde.

« Quel est donc ce palais que je vois tout là-bas éclairé d'un rayon du soleil ? » demandai-je à Sérapion. Il mit sa main au-dessus de ses yeux, et, ayant regardé, il me répondit : « C'est l'ancien palais que le prince Concini a donné à la courtisane Clarimonde ; il s'y passe d'épouvantables choses. »

En ce moment, je ne sais encore si c'est une réalité ou une illusion, je crus voir y glisser sur la terrasse une forme svelte et blanche qui étincela une seconde et s'éteignit. C'était Clarimonde !

Oh ! savait-elle qu'à cette heure, du haut de cet âpre chemin qui m'éloignait d'elle, et que je ne devais plus redescendre, ardent et inquiet, je couvais de l'œil le palais qu'elle habitait, et qu'un jeu dérisoire de lumière semblait rapprocher de moi, comme pour m'inviter à y entrer en maître ? Sans doute, elle le savait, car son âme était trop sympathiquement liée à la mienne pour n'en point ressentir les moindres ébranlements, et c'était ce sentiment qui l'avait poussée, encore enveloppée de ses voiles de nuit, à monter sur le haut de la terrasse, dans la glaciale rosée du matin.

L'ombre gagna le palais, et ce ne fut plus qu'un océan immobile de toits et de combles où l'on ne distinguait rien qu'une ondulation montueuse. Sérapion toucha sa mule, dont la mienne prit aussitôt l'allure, et un coude du chemin me déroba pour toujours la ville de S..., car je n'y devais pas revenir. Au bout de trois journées de route par des campagnes assez tristes, nous vîmes poindre à travers les arbres le coq du clocher de l'église que je devais desservir ; et, après avoir suivi quelques rues tortueuses bordées de chaumières et de courtils, nous nous trouvâmes devant la façade qui n'était pas d'une grande magnificence. Un porche orné de quelques nervures et de deux ou trois piliers de grès grossièrement taillés, un toit en tuiles et des contreforts du même grès que les piliers, c'était tout : à gauche le cimetière tout plein de hautes herbes, avec une grande croix de fer au milieu ; à droite et dans l'ombre de l'église, le presbytère. C'était une maison d'une simplicité extrême et d'une propreté aride. Nous entrâmes ; quelques poules picotaient sur la terre de rares grains d'avoine ; accoutumées apparemment à l'habit noir des ecclésiastiques, elles ne s'effarouchèrent point de notre présence et se dérangèrent à peine pour nous laisser passer. Un aboi éraillé et enroué se fit entendre, et nous vîmes accourir un vieux chien.

C'était le chien de mon prédécesseur. Il avait l'œil terne, le poil gris et tous les symptômes de la plus haute vieillesse où puisse atteindre un chien. Je le flattai doucement de la main, et il se mit aussitôt à marcher à côté de moi avec un air de satisfaction inexprimable. Une femme assez âgée, et qui avait été la gouvernante de l'ancien curé, vint aussi à notre rencontre, et, après m'avoir fait entrer dans une salle basse, me demanda si mon intention était de la garder. Je lui répondis que je la garderais, elle et le chien, et aussi les poules, et tout le mobilier que son maître lui avait laissé à sa mort, ce qui la fit entrer dans un transport de joie, l'abbé Sérapion lui ayant donné sur-le-champ le prix qu'elle en voulait.

Mon installation faite, l'abbé Sérapion retourna au séminaire. Je demurai donc seul et sans autre appui que moi-même. La pensée de Clarimonde recommença à m'obséder, et, quelques efforts que je fisse pour la chasser, je n'y parvenais pas toujours. Un soir, en me promenant dans les allées bordées de buis de mon petit jardin, il me sembla voir à travers la charmille une forme de femme qui suivait tous mes mouvements, et entre les feuilles étinceler les deux prunelles vert de mer ; mais ce n'était qu'une illusion,



et, ayant passé de l'autre côté de l'allée, je n'y trouvai rien qu'une trace de pied sur le sable, si petit qu'on eût dit un pied d'enfant. Le jardin était entouré de murailles très hautes ; j'en visitai tous les coins et recoins, il n'y avait personne. Je n'ai jamais pu m'expliquer cette circonstance qui, du reste, n'était rien à côté des étranges choses qui me devaient arriver. Je vivais ainsi depuis un an, remplissant avec exactitude tous les devoirs de mon état, priant, jeûnant, exhortant et secourant les malades, faisant l'aumône jusqu'à me retrancher les nécessités les plus indispensables. Mais je sentais au-dessus de moi une aridité extrême, et les sources de la grâce m'étaient fermées. Je ne jouissais pas de ce bonheur que donne l'accomplissement d'une sainte mission ; mon idée était ailleurs, et les paroles de Clarimonde me revenaient souvent sur les lèvres comme une espèce de refrain involontaire. O frère, méditez bien ceci ! Pour avoir levé une seule fois le regard sur une femme, pour une faute en apparence si légère, j'ai éprouvé pendant plusieurs années les plus misérables agitations : ma vie a été troublée à tout jamais.

Je ne vous retiendrai pas plus longtemps sur ces défaites et sur ces victoires intérieures toujours suivies de rechutes plus profondes, et je passerai sur-le-champ à une circonstance décisive. Une nuit l'on sonna violemment à ma porte. La vieille gouvernante alla ouvrir, et un homme au teint cuivré et richement vêtu, mais selon une mode étrangère, avec un long poignard, se dessina sous les rayons de la lanterne de Barbara. Son premier mouvement fut la frayeur ; mais l'homme la rassura, et lui dit qu'il avait besoin de me voir sur-le-champ pour quelque chose qui concernait mon ministère. Barbara le fit monter. J'allais me mettre au lit. L'homme me dit que sa maîtresse, une très grande dame, était à l'article de la mort et désirait un prêtre. Je répondis que j'étais prêt à le suivre ; je pris avec moi ce qu'il fallait pour l'extrême-onction et je descendis en toute hâte. A la porte piaffaient d'impatience deux chevaux noirs comme la nuit, et soufflant sur leur poitrail deux longs flots de fumée. Il me tint l'étrier et m'aida à monter sur l'un, puis il sauta sur l'autre en appuyant seulement une main sur le pommeau de la selle. Il serra les genoux et lâcha les guides à son cheval qui partit comme la flèche. Le mien, dont il tenait la bride, prit aussi le galop et se maintint dans une égalité parfaite. Nous dévorions le chemin ; la terre filait sous nous grise et rayée, et les silhouettes noires des arbres s'enfuyaient comme une armée en déroute. Nous traversâmes une forêt d'un sombre si opaque et si glacial, que je me sentis courir sur la peau un frisson de superstitieuse terreur. Les aigrettes d'étincelles que les fers de nos chevaux arrachaient aux cailloux laissaient sur notre passage comme une traînée de feu, et si quelqu'un, à cette heure de nuit, nous eût vus, mon conducteur et moi, il nous eût pris pour deux spectres à cheval sur le cauchemar. Deux feux follets traversaient de temps en temps le chemin, et les choucas piaulaient piteusement dans l'épaisseur du bois, où brillaient de loin en loin les yeux phosphoriques de quelques chats sauvages. La crinière des chevaux s'échevelait de plus en plus, la sueur ruisselait sur leurs flancs, et leur haleine sortait bruyante et pressée de leurs narines. Mais, quand il les voyait faiblir, l'écuyer pour les ranimer poussait un cri guttural qui n'avait rien d'humain, et la course recommençait avec furie. Enfin le tourbillon s'arrêta ; une masse noire piquée de quelques points brillants se dressa subitement devant nous ; les pas de nos montures sonnèrent plus bruyants sur un plancher ferré, et nous entrâmes sous une voûte qui ouvrait sa gueule sombre entre deux énormes tours. Une grande agitation régnait dans le château ; des domestiques avec des torches à la main traversaient les cours en tous sens, et des lumières montaient et descendaient de palier en palier. J'entrevis confusément d'immenses architectures, des colonnes, des arcades, des perrons et des rampes, un luxe de construction tout à fait royal et féérique. Un page nègre, le même qui m'avait donné les tablettes de Clarimonde et que



je reconnus à l'instant, me vint aider à descendre, et un majordome, vêtu de velours noir avec une chaîne d'or au col et une canne d'ivoire à la main, s'avança au-devant de moi. De grosses larmes débordaient de ses yeux et coulaient le long de ses joues sur sa barbe blanche. « Trop tard ! fit-il en hochant la tête, trop tard ! seigneur prêtre ; mais, si vous n'avez pu sauver l'âme, venez veiller le pauvre corps. » Il me prit par le bras et me conduisit à la salle funèbre ; je pleurais aussi fort que lui, car j'avais compris que la morte n'était autre que cette Clarimonde tant et si follement aimée. Un prie-Dieu était disposé à côté du lit ; une flamme bleuâtre voltigeant sur une patère de bronze jetait par toute la chambre un jour faible et douteux, et çà et là faisait papilloter dans l'ombre quelque arête saillante de meuble ou de corniche. Sur la table, dans une urne ciselée, trempait une rose blanche fanée dont les feuilles, à l'exception d'une seule qui tenait encore, étaient toutes tombées au pied du vase comme des larmes odorantes ; un masque noir brisé, un éventail, des déguisements de toute espèce, traînaient sur les fauteuils et faisaient voir que la mort était arrivée dans cette somptueuse demeure à l'improviste et sans se faire annoncer. Je m'agenouillai sans oser jeter les yeux sur le lit, et je me mis à réciter les psaumes avec une grande ferveur, remerciant Dieu qu'il eût mis la tombe entre l'idée de cette femme et moi, pour que je pusse ajouter à mes prières son nom désormais sanctifié. Mais peu à peu cet élan se ralentit, et je tombai en rêverie. Cette chambre n'avait rien d'une chambre de mort. Au lieu de l'air fétide et cadavéreux que j'étais accoutumé à respirer en ces vieilles funèbres, une langoureuse fumée d'essences orientales, je ne sais quelle amoureuse odeur de femme, nageait doucement dans l'air attiédi. Cette pâle lueur avait plutôt l'air d'un demi-jour ménagé pour la volupté que de la veilleuse au reflet jaune qui tremblote près des cadavres. Je songeais au singulier hasard qui m'avait fait retrouver Clarimonde au moment où je la perdais pour toujours, et un soupire de regret s'échappa de ma poitrine. Il me sembla qu'on avait soupiré aussi derrière moi, et je me retournai involontairement. C'était l'écho. Dans ce mouvement, mes yeux tombèrent sur le lit de parade qu'ils avaient jusqu'alors évité. Les rideaux de damas rouge à grandes fleurs, relevés par des torsades d'or, laissaient voir la morte couchée tout de son long et les mains jointes sur la poitrine. Elle était couverte d'un voile de lin d'une blancheur éblouissante, que le pourpre sombre de la tenture faisait encore mieux ressortir, et d'une telle finesse qu'il ne dérobaient en rien la forme charmante de son corps et permettait de suivre ces belles lignes onduleuses comme le cou d'un cygne que la mort même n'avait pu roidir. On eût dit une statue d'albâtre faite par quelque sculpteur habile pour mettre sur un tombeau de reine, ou encore une jeune fille endormie sur qui il aurait neigé.

Je ne pouvais plus y tenir ; cet air d'alcôve m'enivrait, cette fébrile senteur de rose à demi-fanée me montait au cerveau, et je marchais à grands pas dans la chambre, m'arrêtant à chaque tour devant l'estrade pour considérer la gracieuse trépassée sous la transparence de son linceul. D'étranges pensées me traversaient l'esprit ; je me figurais qu'elle n'était point morte réellement, et que ce n'était qu'une feinte qu'elle avait employée pour m'attirer dans son château et me conter son amour. Un instant même je crus avoir vu bouger son pied dans la blancheur des voiles, et se déranger les plis droits du suaire.

Et puis je me disais : « Est-ce bien Clarimonde ? quelle preuve en ai-je ? Ce page noir ne peut-il être passé au service d'une autre femme ? Je suis bien fou de me désoler et de m'agiter ainsi. » Mais mon cœur me répondit avec un battement : « C'est bien elle, c'est bien elle. » Je me rapprochai du lit, et je regardai avec un redoublement d'attention l'objet de mon incertitude. Vous l'avouerez-je ? cette perfection de formes, quoique purifiée et sanctifiée par l'ombre de la mort, me troublait plus voluptueusement qu'il



n'aurait fallu, et ce repos ressemblait tant à un sommeil que l'on s'y serait trompé. J'oubliais que j'étais venu là pour un office funèbre, et je m'imaginai que j'étais un jeune époux entrant dans la chambre de la fiancée qui cache sa figure par pudeur et qui ne se veut point laisser voir. Navré de douleur, éperdu de joie, frissonnant de crainte et de plaisir, je me penchai vers elle et je pris le coin du drap ; je le soulevai lentement en retenant mon souffle de peur de l'éveiller. Mes artères palpitaient avec une telle force, que je les sentais siffler dans mes tempes, et mon front ruisselait de sueur comme si j'eusse remué une dalle de marbre. C'était en effet la Clarimonde telle que je l'avais vue à l'église lors de mon ordination ; elle était aussi charmante, et la mort chez elle semblait une coquetterie de plus. La pâleur de ses joues, le rose moins vif de ses lèvres, ses longs cils baissés et découpant leur frange brune sur cette blancheur, lui donnaient une expression de chasteté mélancolique et de souffrance pensive d'une puissance de séduction inexprimable ; ses longs cheveux dénoués, où se trouvaient encore mêlées quelques petites fleurs bleues, faisaient un oreiller à sa tête et protégeaient de leurs boucles la nudité de ses épaules ; ses belles mains, plus pures, plus diaphanes que des hosties, étaient croisées dans une attitude de pieux repos et de tacite prière, qui corrigeait ce qu'auraient pu avoir de trop séduisant, même dans la mort ; l'exquise rondeur et le poli d'ivoire de ses bras nus dont on n'avait pas ôté les bracelets de perles. Je restai longtemps absorbé dans une muette contemplation, et, plus je la regardais, moins je pouvais croire que la vie avait pour toujours abandonné ce beau corps. Je ne sais si cela était une illusion ou un reflet de la lampe, mais on eût dit que le sang recommençait à circuler sous cette mate pâleur ; cependant elle était toujours de la plus parfaite immobilité. Je touchai légèrement son bras ; il était froid, mais pas plus froid pourtant que sa main le jour qu'elle avait effleuré la mienne sous le portail de l'église. Je repris ma position, penchant ma figure sur la sienne et laissant pleuvoir sur ses joues la tiède rosée de mes larmes. Ah ! Quel sentiment amer de désespoir et d'impuissance ! quelle agonie que cette veille ! j'aurais voulu pouvoir ramasser ma vie en un monceau pour la lui donner et souffler sur sa dépouille glacée la flamme qui me dévorait. La nuit s'avancait, et, sentant approcher le moment de la séparation éternelle, je ne pus me refuser cette triste et suprême douceur de déposer un baiser sur les lèvres mortes de celle qui avait eu tout mon amour. O prodige ! un léger souffle se mêla à mon souffle, et la bouche de Clarimonde répondit à la pression de la mienne : ses yeux s'ouvrirent et reprirent un peu d'éclat, elle fit un soupir, et, décroisant ses bras, elle les passa derrière mon cou avec un air de ravissement ineffable. « Ah ! c'est toi, Romuald, dit-elle d'une voix languissante et douce comme les dernières vibrations d'une harpe ; que fais-tu donc ? Je t'ai attendu si longtemps, que je suis morte ; mais maintenant nous sommes fiancés, je pourrai te voir et aller chez toi. Adieu, Romuald, adieu ! je t'aime ; c'est tout ce que je voulais te dire, et je te rends la vie que tu as rappelée sur moi une minute avec ton baiser ; à bientôt. »

Sa tête retomba en arrière, mais elle m'entourait toujours de ses bras comme pour me retenir. Un tourbillon de vent furieux défonça la fenêtre et entra dans la chambre ; la dernière feuille de la rose blanche palpita quelque temps comme une aile au bout de la tige, puis elle se détacha et s'envola par la croisée ouverte, emportant avec elle l'âme de Clarimonde. La lampe s'éteignit et je tombai évanoui sur le sein de la belle morte.

Quand je revins à moi, j'étais couché sur mon lit, dans ma petite chambre de presbytère, et le vieux chien de l'ancien curé léchait ma main allongée hors de la couverture. Barbara s'agitait dans la chambre avec un tremblement sénile, ouvrant et fermant des tiroirs, ou remuant des poudres dans des verres. En me



voyant ouvrir les yeux, la vieille poussa un cri de joie, le chien jappa et frétille de la queue ; mais j'étais si faible, que je ne pus prononcer une seule parole ni faire aucun mouvement. J'ai su depuis que j'étais resté trois jours ainsi, ne donnant d'autre signe d'existence qu'une respiration presque insensible. Ces trois jours ne comptent pas dans ma vie, et je ne sais où mon esprit était allé pendant tout ce temps ; je n'en ai gardé aucun souvenir. Barbara m'a conté que le même homme au teint cuivré, qui m'était venu chercher pendant la nuit, m'avait ramené le matin dans une litière fermée et s'en était retourné aussitôt. Dès que je pus rappeler mes idées, je repassai en moi-même toutes les circonstances de cette nuit fatale. D'abord je pensai que j'avais été le jouet d'une illusion magique ; mais des circonstances réelles et palpables détruisirent bientôt cette supposition. Je ne pouvais croire que j'avais rêvé, puisque Barbara avait vu comme moi l'homme aux deux chevaux noirs et qu'elle en décrivait l'ajustement et la tournure avec exactitude. Cependant personne ne connaissait dans les environs un château auquel s'appliquât la description du château où j'avais retrouvé Clarimonde.

Un matin je vis entrer l'abbé Sérapion. Barbara lui avait mandé que j'étais malade, et il était accouru en toute hâte. Quoique cet empressement démontrât de l'affection et de l'intérêt pour ma personne, sa visite ne me fit pas le plaisir qu'elle m'aurait dû faire. L'abbé Sérapion avait dans le regard quelque chose de pénétrant et d'inquisiteur qui me gênait. Je me sentais embarrassé et coupable devant lui. Le premier il avait découvert mon trouble intérieur, et je lui en voulais de sa clairvoyance.

Tout en me demandant des nouvelles de ma santé d'un ton hypocritement mielleux, il fixait sur moi ses deux jaunes prunelles de lion et plongeait comme une sonde ses regards dans mon âme. Puis il me fit quelques questions sur la manière dont je dirigeais ma cure, si je m'y plaisais, à quoi je passais le temps que mon ministère me laissait libre, si j'avais fait quelques connaissances parmi les habitants du lieu, quelles étaient mes lectures favorites, et mille autres détails semblables. Je répondis à tout cela le plus brièvement possible, et lui-même, sans attendre que j'eusse achevé, passait à autre chose. Cette conversation n'avait évidemment aucun rapport avec ce qu'il voulait dire. Puis, sans préparation aucune, et comme une nouvelle dont il se souvenait à l'instant et qu'il eût craint d'oublier ensuite, il me dit d'une voix claire et vibrante qui résonna à mon oreille comme les trompettes du jugement dernier :

« La grande courtisane Clarimonde est morte dernièrement, à la suite d'une orgie qui a duré huit jours et huit nuits. Ça été quelque chose d'infinalement splendide. On a renouvelé là les abominations des festins de Balthazar et de Cléopâtre. Dans quel siècle vivons-nous, bon Dieu ! Les convives étaient servis par des esclaves basanés parlant un langage inconnu et qui m'ont tout l'air de vrais démons ; la livrée du moindre d'entre eux eût pu servir de gala à un empereur. Il a couru de tout temps sur cette Clarimonde de bien étranges histoires, et tous ses amants ont fini d'une manière misérable ou violente. On a dit que c'était une goule, un vampire femelle ; mais je crois que c'était Belzébuth en personne. »

Il se tut et m'observa plus attentivement que jamais, pour voir l'effet que ses paroles avaient produit sur moi. Je n'avais pu me défendre d'un mouvement en entendant nommer Clarimonde, et cette nouvelle de sa mort, outre la douleur qu'elle me causait par son étrange coïncidence avec la scène nocturne dont j'avais été témoin, me jeta dans un trouble et un effroi qui parurent sur ma figure, quoi que je fisse pour m'en rendre maître. Sérapion me jeta un coup d'œil inquiet et sévère ; puis il me dit : « Mon fils, je dois vous en avertir, vous avez le pied levé sur un abîme, prenez garde d'y tomber. Satan a la griffe longue, et les tombeaux ne sont pas toujours fidèles. La pierre de Clarimonde devrait être scellée d'un triple sceau ; car



ce n'est pas, à ce qu'on dit, la première fois qu'elle est morte. Que Dieu veille sur vous, Romuald ! "

Après avoir dit ces mots, Sérapion regagna la porte à pas lents, et je ne le revis plus ; car il partit pour S*** presque aussitôt.

J'étais entièrement rétabli et j'avais repris mes fonctions habituelles. Le souvenir de Clarimonde et les paroles du vieil abbé étaient toujours présents à mon esprit ; cependant aucun événement extraordinaire n'était venu confirmer les prévisions funèbres de Sérapion, et je commençais à croire que ses craintes et mes terreurs étaient trop exagérées ; mais une nuit je fis un rêve. J'avais à peine bu les premières gorgées du sommeil, que j'entendis ouvrir les rideaux de mon lit et glisser les anneaux sur les tringles avec un bruit éclatant ; je me soulevai brusquement sur le coude, et je vis une ombre de femme qui se tenait debout devant moi. Je reconnus sur-le-champ Clarimonde. Elle portait à la main une petite lampe de la forme de celles qu'on met dans les tombeaux, dont la lueur donnait à ses doigts effilés une transparence rose qui se prolongeait par une dégradation insensible jusque dans la blancheur opaque et laiteuse de son bras nu. Elle avait pour tout vêtement le suaire de lin qui la recouvrait sur son lit de parade, dont elle retenait les plis sur sa poitrine, comme honteuse d'être si peu vêtue, mais sa petite main n'y suffisait pas ; elle était si blanche, que la couleur de la draperie se confondait avec celle des chairs sous le pâle rayon de la lampe. Enveloppée de ce fin tissu qui trahissait tous les contours de son corps, elle ressemblait à une statue de marbre de baigneuse antique plutôt qu'à une femme douée de vie. Morte ou vivante, statue ou femme, ombre ou corps, sa beauté était toujours la même ; seulement l'éclat vert de ses prunelles était un peu amorti, et sa bouche ; si vermeille autrefois, n'était plus teintée que d'un rose faible et tendre presque semblable à celui de ses joues. Les petites fleurs bleues que j'avais remarquées dans ses cheveux étaient tout à fait sèches et avaient presque perdu toutes leurs feuilles ; ce qui ne l'empêchait pas d'être charmante, si charmante que, malgré la singularité de l'aventure et la façon inexplicable dont elle était entrée dans la chambre, je n'eus pas un instant de frayeur.

Elle posa la lampe sur la table et s'assit sur le pied de mon lit, puis elle me dit en se penchant vers moi avec cette voix argentine et veloutée à la fois que je n'ai connue qu'à elle :

« Je me suis bien fait attendre, mon cher Romuald, et tu as dû croire que je t'avais oublié. Mais je viens de bien loin, et d'un endroit d'où personne n'est encore revenu : il n'y a ni lune ni soleil au pays d'où j'arrive ; ce n'est que de l'espace et de l'ombre ; ni chemin, ni sentier ; point de terre pour le pied, point d'air pour l'aile ; et pourtant me voici, car l'amour est plus fort que la mort, et il finira par la vaincre. Ah ! que de faces mornes et de choses terribles j'ai vues dans mon voyage ! Que de peine mon âme, rentrée dans ce monde par la puissance de la volonté, a eue pour retrouver son corps et s'y réinstaller ! Que d'efforts il m'a fallu faire avant de lever la dalle dont on m'avait couverte ! Tiens ! le dedans de mes pauvres mains en est tout meurtri. Baise-les pour les guérir, cher amour ! " Elle m'appliqua l'une après l'autre les paumes froides de ses mains sur la bouche ; je les baisai en effet plusieurs fois, et elle me regardait faire avec un sourire d'ineffable complaisance.

Je l'avoue à ma honte, j'avais totalement oublié les avis de l'abbé Sérapion et le caractère dont j'étais revêtu. J'étais tombé sans résistance et au premier assaut. Je n'avais pas même essayé de repousser le tentateur ; la fraîcheur de la peau de Clarimonde pénétrait la mienne, et je me sentais courir sur le corps de voluptueux frissons. La pauvre enfant ! malgré tout ce que j'en ai vu, j'ai peine à croire encore que ce fût un démon ; du moins elle n'en avait pas l'air, et jamais Satan n'a mieux caché ses griffes et ses cornes.



Elle avait repley ses talons sous elle et se tenait accroupie sur le bord de la couchette dans une position pleine de coquetterie nonchalante. De temps en temps elle passait sa petite main à travers mes cheveux et les roulait en boucles comme pour essayer à mon visage de nouvelles coiffures. Je me laissais faire avec la plus coupable complaisance, et elle accompagnait tout cela du plus charmant babil. Une chose remarquable, c'est que je n'éprouvais aucun étonnement d'une aventure aussi extraordinaire, et, avec cette facilité que l'on a dans la vision d'admettre comme fort simples les événements les plus bizarres, je ne voyais rien là que de parfaitement naturel.

« Je t'aimais bien longtemps avant de t'avoir vu, mon cher Romuald, et je te cherchais partout. Tu étais mon rêve, et je t'ai aperçu dans l'église au fatal moment ; j'ai dit tout de suite : « C'est lui ! " Je te jetai un regard où je mis tout l'amour que j'avais eu, que j'avais et que je devais avoir pour toi ; un regard à damner un cardinal, à faire agenouiller un roi à mes pieds devant toute sa cour. Tu restas impassible et tu me préféras ton Dieu.

« Ah ! que je suis jalouse de Dieu, que tu as aimé et que tu aimes encore plus que moi !

« Malheureuse, malheureuse que je suis ! je n'aurai jamais ton cœur à moi toute seule, moi que tu as ressuscitée d'un baiser, Clarimonde la morte, qui force à cause de toi les portes du tombeau et qui vient te consacrer une vie qu'elle n'a reprise que pour te rendre heureux ! "

Toutes ces paroles étaient entrecoupées de caresses délirantes qui étourdissent mes sens et ma raison au point que je ne craignis point pour la consoler de proférer un effroyable blasphème, et de lui dire que je l'aimais autant que Dieu.

Ses prunelles se ravivèrent et brillèrent comme des chrysothèses. « Vrai ! bien vrai ! autant que Dieu ! dit-elle en m'enlaçant dans ses beaux bras. Puisque c'est ainsi, tu viendras avec moi, tu me suivras où je voudrai. Tu laisseras tes vilains habits noirs. Tu seras le plus fier et le plus envié des cavaliers, tu seras mon amant. Etre l'amant avoué de Clarimonde, qui a refusé un pape, c'est beau, cela ! Ah ! la bonne vie bien heureuse, la belle existence dorée que nous mènerons ! Quand partons-nous, mon gentilhomme ?

– Demain ! demain ! m'écriai-je dans mon délire.

– Demain, soit ! reprit-elle. J'aurai le temps de changer de toilette, car celle-ci est un peu succincte et ne vaut rien pour le voyage. Il faut aussi que j'aie avertir mes gens qui me croient sérieusement morte et qui se désolent tant qu'ils peuvent. L'argent, les habits, les voitures, tout sera prêt ; je te viendrai prendre à cette heure-ci. Adieu, cher cœur. » Et elle effleura mon front du bout de ses lèvres. La lampe s'éteignit, les rideaux se refermèrent, et je ne vis plus rien ; un sommeil de plomb, un sommeil sans rêve s'appesantit sur moi et me tint engourdi jusqu'au lendemain matin. Je me réveillai plus tard que de coutume, et le souvenir de cette singulière vision m'agita toute la journée ; je finis par me persuader que c'était une pure vapeur de mon imagination échauffée. Cependant les sensations avaient été si vives, qu'il était difficile de croire qu'elles n'étaient pas réelles et ce ne fut pas sans quelque appréhension de ce qui allait arriver que je me mis au lit, après avoir prié Dieu d'éloigner de moi les mauvaises pensées et de protéger la chasteté de mon sommeil.

Je m'endormis bientôt profondément, et mon rêve se continua. Les rideaux s'écartèrent, et je vis Clarimonde, non pas, comme la première fois, pâle dans son pâle suaire et les violettes de la mort sur les joues, mais gaie, leste et pimpante, avec un superbe habit de voyage en velours vert orné de ganses d'or et retroussé sur le côté pour laisser voir une jupe de satin. Ses cheveux blonds s'échappaient en grosses



boucles de dessous un large chapeau de feutre noir chargé de plumes blanches capricieusement contournées ; elle tenait à la main une petite cravache terminée par un sifflet d'or. Elle m'en toucha légèrement et me dit : « Eh bien ! beau dormeur, est-ce ainsi que vous faites vos préparatifs ? Je comptais vous trouver debout. Levez-vous bien vite, nous n'avons pas de temps à perdre. » Je sautai à bas du lit.

« Allons, habillez-vous et partons, dit-elle en me montrant du doigt un petit paquet qu'elle avait apporté ; les chevaux s'ennuient et rongent leur frein à la porte. Nous devrions déjà être à dix lieues d'ici. »

Je m'habillai en hâte, et elle me tendait elle-même les pièces du vêtement, en riant aux éclats de ma gaucherie, et en m'indiquant leur usage quand je me trompais. Elle donna du tour à mes cheveux, et, quand ce fut fait, elle me tendit un petit miroir de poche en cristal de Venise, bordé d'un filigrane d'argent, et me dit : « Comment te trouves-tu ? veux-tu me prendre à ton service comme valet de chambre ? »

Je n'étais plus le même, et je ne me reconnus pas. Je ne me ressemblais pas plus qu'une statue achevée ne ressemble à un bloc de pierre. Mon ancienne figure avait l'air de n'être que l'ébauche grossière de celle que réfléchissait le miroir. J'étais beau, et ma vanité fut sensiblement chatouillée de cette métamorphose. Ces élégants habits, cette riche veste brodée, faisaient de moi un tout autre personnage, et j'admirais la puissance de quelques aunes d'étoffe taillées d'une certaine manière. L'esprit de mon costume me pénétrait la peau, et au bout de dix minutes j'étais passablement fat.

Je fis quelques tours par la chambre pour me donner de l'aisance. Clarimonde me regardait d'un air de complaisance maternelle et paraissait très contente de son œuvre. « Voilà bien assez d'enfantillage ; en route mon cher Romuald ! nous allons loin et nous n'arriverons pas. » Elle me prit la main et m'entraîna. Toutes les portes s'ouvraient devant elle aussitôt qu'elle les touchait, et nous passâmes devant le chien sans l'éveiller.

A la porte, nous trouvâmes Margheritone ; c'était l'écuyer qui m'avait déjà conduit ; il tenait en bride trois chevaux noirs comme les premiers, un pour moi, un pour lui, un pour Clarimonde. Il fallait que ces chevaux fussent des genets d'Espagne, nés de juments fécondées par le zéphyr ; car ils allaient aussi vite que le vent, et la lune, qui s'était levée à notre départ pour nous éclairer, roulait dans le ciel comme une roue détachée de son char ; nous la voyions à notre droite sauter d'arbre en arbre et s'essouffler pour courir après nous. Nous arrivâmes bientôt dans une plaine où, auprès d'un bosquet d'arbres, nous attendait une voiture attelée de quatre vigoureuses bêtes ; nous y montâmes, et les postillons leur firent prendre un galop insensé. J'avais un bras passé derrière la taille de Clarimonde et une de ses mains ployée dans la mienne ; elle appuyait sa tête à mon épaule, et je sentais sa gorge demi-nue frôler mon bras. Jamais je n'avais éprouvé un bonheur aussi vif. J'avais oublié tout en ce moment-là, et je ne me souvenais pas plus d'avoir été prêtre que de ce que j'avais fait dans le sein de ma mère, tant était grande la fascination que l'esprit malin exerçait sur moi. A dater de cette nuit, ma nature s'est en quelque sorte dédoublée, et il y eut en moi deux hommes dont l'un ne connaissait pas l'autre. Tantôt je me croyais un prêtre qui rêvait chaque soir qu'il était gentilhomme, tantôt un gentilhomme qui rêvait qu'il était prêtre. Je ne pouvais plus distinguer le songe de la veille, et je ne savais pas où commençait la réalité et où finissait l'illusion. Le jeune seigneur fat et libertin se raillait du prêtre, le prêtre détestait les dissolutions du jeune seigneur. Deux spirales enchevêtrées l'une dans l'autre et confondues sans se toucher jamais représentent très bien cette vie bicéphale qui fut la mienne. Malgré l'étrangeté de cette position, je ne crois pas avoir un seul instant



touché à la folie. J'ai toujours conservé très nettes les perceptions de mes deux existences. Seulement, il y avait un fait absurde que je ne pouvais m'expliquer : c'est que le sentiment du même moi existât dans deux hommes si différents. C'était une anomalie dont je ne me rendais pas compte, soit que je crusse être le curé du petit village de ***, ou il signor Romualdo, amant en titre de la Clarimonde.

Toujours est-il que j'étais ou du moins que je croyais être à Venise ; je n'ai pu encore bien démêler ce qu'il y avait d'illusion et de réalité dans cette bizarre aventure. Nous habitions un grand palais de marbre sur le Canaleio, plein de fresques et de statues, avec deux Titiens du meilleur temps dans la chambre à coucher de la Clarimonde, un palais digne d'un roi. Nous avions chacun notre gondole et nos barcarolles à notre livrée, notre chambre de musique et notre poète. Clarimonde entendait la vie d'une grande manière, et elle avait un peu de Cléopâtre dans sa nature. Quant à moi, je menais un train de fils de prince, et je faisais une poussière comme si j'eusse été de la famille de l'un des douze apôtres ou des quatre évangélistes de la sérénissime république ; je ne me serais pas détourné de mon chemin pour laisser passer le doge, et je ne crois pas que, depuis Satan qui tomba du ciel, personne ait été plus orgueilleux et plus insolent que moi. J'allais au Ridotto, et je jouais un jeu d'enfer. Je voyais la meilleure société du monde, des fils de famille ruinés, des femmes de théâtre, des escrocs, des parasites et des spadassins. Cependant, malgré la dissipation de cette vie, je restai fidèle à la Clarimonde. Je l'aimais éperdument. Elle eût réveillé la satiété même et fixé l'inconstance. Avoir Clarimonde, c'était avoir vingt maîtresses, c'était avoir toutes les femmes, tant elle était mobile, changeante et dissemblable d'elle-même ; un vrai caméléon ! Elle vous faisait commettre avec elle l'infidélité que vous eussiez commise avec d'autres, en prenant complètement le caractère, l'allure et le genre de beauté de la femme qui paraissait vous plaire. Elle me rendait mon amour au centuple, et c'est en vain que les jeunes patriciens et même les vieux du conseil des Dix lui firent les plus magnifiques propositions. Un Foscari alla même jusqu'à lui proposer de l'épouser ; elle refusa tout. Elle avait assez d'or ; elle ne voulait plus que de l'amour, un amour jeune, pur, éveillé par elle, et qui devait être le premier et le dernier. J'aurais été parfaitement heureux sans un maudit cauchemar qui revenait toutes les nuits, et où je me croyais un curé de village se macérant et faisant pénitence de mes excès du jour. Rassuré par l'habitude d'être avec elle, je ne songeais presque plus à la façon étrange dont j'avais fait connaissance avec Clarimonde. Cependant, ce qu'en avait dit l'abbé Sérapiion me revenait quelquefois en mémoire et ne laissait pas que de me donner de l'inquiétude.

Depuis quelque temps la santé de Clarimonde n'était pas aussi bonne ; son teint s'amortissait de jour en jour. Les médecins qu'on fit venir n'entendaient rien à sa maladie, et ils ne savaient qu'y faire. Ils prescrivirent quelques remèdes insignifiants et ne revinrent plus. Cependant elle pâlisait à vue d'œil et devenait de plus en plus froide. Elle était presque aussi blanche et aussi morte que la fameuse nuit dans le château inconnu. Je me désolais de la voir ainsi lentement dépérir. Elle, touchée de ma douleur, me souriait doucement et tristement avec le sourire fatal des gens qui savent qu'ils vont mourir.

Un matin, j'étais assis auprès de son lit, et je déjeunais sur une petite table pour ne la pas quitter d'une minute. En coupant un fruit, je me fis par hasard au doigt une entaille assez profonde. Le sang partit aussitôt en filets pourpres, et quelques gouttes rejaillirent sur Clarimonde. Ses yeux s'éclairèrent, sa physionomie prit une expression de joie féroce et sauvage que je ne lui avais jamais vue. Elle sauta à bas du lit avec une agilité animale, une agilité de singe ou de chat, et se précipita sur ma blessure qu'elle se mit à sucer avec un air d'indicible volupté. Elle avalait le sang par petites gorgées, lentement et



précieusement, comme un gourmet qui savoure un vin de Xérès ou de Syracuse ; elle clignait les yeux à demi, et la pupille de ses prunelles vertes était devenue oblongue au lieu de ronde. De temps à autre elle s'interrompait pour me baiser la main, puis elle recommençait à presser de ses lèvres les lèvres de la plaie pour en faire sortir encore quelques gouttes rouges. Quand elle vit que le sang ne venait plus, elle se releva l'œil humide et brillant, plus rose qu'une aurore de mai, la figure pleine, la main tiède et moite, enfin plus belle que jamais et dans un état parfait de santé.

« Je ne mourrai pas ! je ne mourrai pas ! dit-elle à moitié folle de joie et en se pendant à mon cou ; je pourrai t'aimer encore longtemps. Ma vie est dans la tienne, et tout ce qui est moi vient de toi. Quelques gouttes de ton riche et noble sang, plus précieux et plus efficace que tous les élixirs du monde, m'ont rendu l'existence. »

Cette scène me préoccupa longtemps et m'inspira d'étranges doutes à l'endroit de Clarimonde, et le soir même, lorsque le sommeil m'eut ramené à mon presbytère, je vis l'abbé Sérapion plus grave et plus soucieux que jamais. Il me regarda attentivement et me dit : « Non content de perdre votre âme, vous voulez aussi perdre votre corps. Infortuné jeune homme, dans quel piège êtes-vous tombé ! " Le ton dont il me dit ce peu de mots me frappa vivement ; mais, malgré sa vivacité, cette impression fut bientôt dissipée, et mille autres soins l'effacèrent de mon esprit. Cependant, un soir, je vis dans ma glace, dont elle n'avait pas calculé la perfide position, Clarimonde qui versait une poudre dans la coupe de vin épicé qu'elle avait coutume de préparer après le repas. Je pris la coupe, je feignis d'y porter mes lèvres, et je la posai sur quelque meuble comme pour l'achever plus tard à mon loisir, et, profitant d'un instant où la belle avait le dos tourné, j'en jetai le contenu sous la table ; après quoi je me retirai dans ma chambre et je me couchai, bien déterminé à ne pas dormir et à voir ce que tout cela deviendrait. Je n'attendis pas longtemps ; Clarimonde entra en robe de nuit, et, s'étant débarrassée de ses voiles, s'allongea dans le lit auprès de moi. Quand elle se fut bien assurée que je dormais, elle découvrit mon bras et tira une épingle d'or de sa tête ; puis elle se mit à murmurer à voix basse :

« Une goutte, rien qu'une petite goutte rouge, un rubis au bout de mon aiguille !... Puisque tu m'aimes encore, il ne faut pas que je meure... Ah ! pauvre amour, ton beau sang d'une couleur pourpre si éclatante, je vais le boire. Dors mon seul bien ; dors, mon dieu, mon enfant ; je ne te ferai pas de mal, je ne prendrai de ta vie que ce qu'il faudra pour ne pas laisser éteindre la mienne. Si je ne t'aimais pas tant, je pourrais me résoudre à avoir d'autres amants dont je tarirais les veines ; mais depuis que je te connais, j'ai tout le monde en horreur... Ah ! le beau bras ! comme il est rond ! comme il est blanc ! Je n'oserai jamais piquer cette jolie veine bleue. » Et, tout en disant cela, elle pleurait, et je sentais pleuvoir ses larmes sur mon bras qu'elle tenait entre ses mains. Enfin elle se décida, me fit une petite piqûre avec son aiguille et se mit à pomper le sang qui en coulait. Quoiqu'elle en eût bu à peine quelques gouttes, la crainte de m'épuiser la prenant, elle m'entoura avec soin le bras d'une petite bandelette après avoir frotté la plaie d'un onguent qui la cicatrisa sur-le-champ.

Je ne pouvais plus avoir de doutes, l'abbé Sérapion avait raison. Cependant, malgré cette certitude, je ne pouvais m'empêcher d'aimer Clarimonde, et je lui aurais volontiers donné tout le sang dont elle avait besoin pour soutenir son existence factice. D'ailleurs, je n'avais pas grand-peur ; la femme me répondait du vampire, et ce que j'avais entendu et vu me rassurait complètement ; j'avais alors des veines plantureuses qui ne se seraient pas de sitôt épuisées, et je ne marchandais pas ma vie goutte à goutte. Je



me serais ouvert le bras moi-même et je lui aurais dit : « Bois ! et que mon amour s'infiltré dans ton corps avec mon sang ! " J'évitais de faire la moindre allusion au narcotique qu'elle m'avait versé et à la scène de l'aiguille, et nous vivions dans le plus parfait accord. Pourtant mes scrupules de prêtre me tourmentaient plus que jamais, et je ne savais quelle macération nouvelle inventer pour mater et mortifier ma chair. Quoique toutes ces visions fussent involontaires et que je n'y participasse en rien, je n'osais pas toucher le Christ avec des mains aussi impures et un esprit souillé par de pareilles débauches réelles ou rêvées. Pour éviter de tomber dans ces fatigantes hallucinations, j'essayais de m'empêcher de dormir, je tenais mes paupières ouvertes avec les doigts et je restais debout au long des murs, luttant contre le sommeil de toutes mes forces ; mais le sable de l'assoupissement me roulait bientôt dans les yeux, et, voyant que toute lutte était inutile, je laissais tomber les bras de découragement et de lassitude, et le courant me entraînaît vers les rives perfides. Sérapion me faisait les plus véhémentes exhortations, et me reprochait durement ma mollesse et mon peu de ferveur. Un jour que j'avais été plus agité qu'à l'ordinaire, il me dit : « Pour vous débarrasser de cette obsession, il n'y a qu'un moyen, et, quoiqu'il soit extrême, il le faut employer : aux grands maux les grands remèdes. Je sais où Clarimonde a été enterrée ; il faut que nous la déterrions et que vous voyiez dans quel état pitoyable est l'objet de votre amour ; vous ne serez plus tenté de perdre votre âme pour un cadavre immonde dévoré des vers et près de tomber en poudre ; cela vous fera assurément rentrer en vous-même. » Pour moi, j'étais si fatigué de cette double vie, que j'acceptai : voulant savoir, une fois pour toutes, qui du prêtre ou du gentilhomme était dupe d'une illusion, j'étais décidé à tuer au profit de l'un ou de l'autre un des deux hommes qui étaient en moi ou à les tuer tous les deux, car une pareille vie ne pouvait durer. L'abbé Sérapion se munit d'une pioche, d'un levier et d'une lanterne, et à minuit nous nous dirigeâmes vers le cimetière de ***, dont il connaissait parfaitement le gisement et la disposition. Après avoir porté la lumière de la lanterne sourde sur les inscriptions de plusieurs tombeaux, nous arrivâmes enfin à une pierre à moitié cachée par les grandes herbes et dévorée de mousses et de plantes parasites, où nous déchiffrâmes ce commencement d'inscription :

Ici-gît Clarimonde
Qui fut de son vivant
La plus belle du monde.

...

« C'est bien ici », dit Sérapion, et, posant à terre sa lanterne, il glissa la pince dans l'interstice de la pierre et commença à la soulever. La pierre céda, et il se mit à l'ouvrage avec la pioche. Moi, je le regardais faire, plus noir et plus silencieux que la nuit elle-même ; quant à lui, courbé sur son œuvre funèbre il ruisselait de sueur, il haletait, et son souffle pressé avait l'air d'un râle d'agonisant. C'était un spectacle étrange, et qui nous eût vus du dehors nous eût plutôt pris pour des profanateurs et des voleurs de linceuls, que pour des prêtres de Dieu. Le zèle de Sérapion avait quelque chose de dur et de sauvage qui le faisait ressembler à un démon plutôt qu'à un apôtre ou à un ange, et sa figure aux grands traits austères et profondément découpés par le reflet de la lanterne n'avait rien de très rassurant. Je me sentais perler sur les membres une sueur glaciale, et mes cheveux se redressaient douloureusement sur ma tête ; je regardais au fond de moi-même l'action du sévère Sérapion comme un abominable sacrilège, et j'aurais voulu que du flanc des sombres nuages qui roulaient pesamment au-dessus de nous sortît un triangle de



feu qui le réduisit en poudre. Les hiboux perchés sur les cyprès, inquiétés par l'éclat de la lanterne, en venaient fouetter lourdement la vitre avec leurs ailes poussiéreuses, en jetant des gémissements plaintifs ; les renards glapissaient dans le lointain, et mille bruits sinistres se dégagèrent du silence. Enfin la pioche de Sérapion heurta le cercueil dont les planches retentirent avec un bruit sourd et sonore, avec ce terrible bruit que rend le néant quand on y touche ; il en renversa le couvercle, et j'aperçus Clarimonde pâle comme un marbre, les mains jointes ; son blanc suaire ne faisait qu'un seul pli de sa tête à ses pieds. Une petite goutte rouge brillait comme une rose au coin de sa bouche décolorée. Sérapion, à cette vue, entra en fureur : « Ah ! te voilà, démon, courtisane impudique, buveuse de sang et d'or ! » et il aspergea d'eau bénite le corps et le cercueil sur lequel il traça la forme d'une croix avec son goupillon. La pauvre Clarimonde n'eut pas été plutôt touchée par la sainte rosée que son beau corps tomba en poussière ; ce ne fut plus qu'un mélange affreusement informe de cendres et d'os à demi calcinés. « Voilà votre maîtresse, seigneur Romuald, dit l'inexorable prêtre en me montrant ces tristes dépouilles, serez-vous encore tenté d'aller vous promener au Lido et à Fusine avec votre beauté ? » Je baissai la tête ; une grande ruine venait de se faire au-dedans de moi. Je retournai à mon presbytère, et le seigneur Romuald, amant de Clarimonde, se sépara du pauvre prêtre, à qui il avait tenu pendant si longtemps une si étrange compagnie. Seulement, la nuit suivante, je vis Clarimonde ; elle me dit, comme la première fois sous le portail de l'église : « Malheureux ! malheureux ! qu'as-tu fait ? Pourquoi as-tu écouté ce prêtre imbécile ? n'étais-tu pas heureux ? et que t'avais-je fait, pour violer ma pauvre tombe et mettre à nu les misères de mon néant ? Toute communication entre nos âmes et nos corps est rompue désormais. Adieu, tu me regretteras. » Elle se dissipa dans l'air comme une fumée, et je ne la revis plus.

Hélas ! elle a dit vrai : je l'ai regrettée plus d'une fois et je la regrette encore. La paix de mon âme a été bien chèrement achetée ; l'amour de Dieu n'était pas de trop pour remplacer le sien. Voilà, frère, l'histoire de ma jeunesse. Ne regardez jamais une femme, et marchez toujours les yeux fixés en terre, car, si chaste et si calme que vous soyez, il suffit d'une minute pour vous faire perdre l'éternité.





CREDITS

Cent Alantar est l'artiste graphique du mois, et il a fait monter la beauté du E-zine à des niveaux himalayens! Merci à lui!

John Steelwood nous a fait don d'une nouvelle hors-normes aux dimensions cosmiques! Et bien digne à réveiller les consciences, j'espère.

Frédéric Livyns est un jeune auteur d'épouvante, qui monte, monte, monte... Jusqu'où s'arrêtera-t-il?

Pierre Weber est intarissable sur la bd, et son savoir livresque encyclopédique: ses coups de coeur vous seront profitables autant qu'à nous.

Stein nous a livré deux chroniques avec son talent génial et grandiose, sur un pont de métal et un traducteur émérite de Pratchett. Respect. Total respect.

Théophile Gautier avec "la morte amoureuse" s'en vient montrer aux nouveaux-venus de la littérature fantastique que nos glorieux anciens savaient déjà nous donner de somptueux textes, à l'écriture ciselée. Que nos jeunes écrivains (nes!) n'oublient jamais notre beau passé littéraire, afin qu'ils marchent d'un pas assuré vers un avenir serein.



Ziô Books